

VENEZ À JÉSUS, VOUS QUI SOUFFREZ

SOMMAIRE

1 – L'agonie	p.3
2 – La trahison	p.9
3 – L'abandon	p.12
4 – L'accusation	p.15
5 – L'humiliation	p.20
6 – Le reniement	p.23
7 – L'injustice.....	p.26
8– La flagellation	p.29
9 - Un sens à la souffrance.....	p.32

Introduction

Alors que j'étais dans la tourmente en 1978, deux ans après la naissance d'un fils handicapé, juste avant la séparation d'avec mon épouse, un moine de Timadeuc, frère Fabien, m'a conseillé de prendre ma croix avec Jésus. J'ai suivi son conseil, et n'ai cessé depuis d'approfondir ma méditation de la passion de Jésus, pour apprendre de lui comment vivre la mienne, lui trouver un sens, et recevoir la grâce de porter ma croix.

Beaucoup n'aiment pas s'arrêter sur ce moment dramatique mais capital de la vie et de la mission de Jésus. Déjà saint Paul affirmait aux Corinthiens : « *Alors que les Juifs réclament des signes miraculeux, et que les Grecs recherchent une sagesse, nous, nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes.* » (1 Co 1,22-23).

Aujourd'hui de même, dans un monde qui exalte la force, la gloire ou le plaisir, un homme faible jusqu'à mourir sur une croix, humilié comme un malfaiteur ou un esclave, torturé de la pire manière sans se rebeller, provoque le désintérêt, voire le rejet.

En outre les personnes qui ont beaucoup souffert, et dont les blessures ne sont pas guéries, n'aiment pas entendre des histoires qui peuvent raviver leurs propres blessures.

Certes la présentation de la passion de Jésus n'a pas toujours échappé au dolorisme ; mais on ne peut nier que les souffrances de Jésus aient été atroces, et qu'il mérite pour cela la compassion de toute âme de bonne volonté. Cependant, ce n'est pas cet aspect qui est mis en valeur par les Évangiles ; ceux-ci s'attachent plutôt à mettre en lumière l'immense amour de Dieu qui nous est ainsi manifesté et qui nous sauve. « *Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle* » (Jn 3,16). La passion jusqu'à la mort sur la croix est l'acte suprême d'amour de Jésus pour l'humanité avec laquelle il veut faire alliance, le sommet de la rédemption qui s'effectue par sa souffrance, sa mort et sa résurrection.

Depuis toujours le désir du Père était de faire des hommes ses fils adoptifs en son Fils bien-aimé (cf. Ep 1,5) (1). Et comme elle passait par le Fils, cette alliance entre Dieu et l'humanité a pris aussi un caractère sponsal. Déjà après avoir choisi, puis sauvé Israël, Dieu a fait alliance avec lui, se comparant lui-même à « *un jeune homme qui épouse une vierge* » (Is 62,5) et il l'a comblé de cadeaux comme fait un époux pour son épouse (cf. Ez 16,8-14). Cette alliance entre Dieu et Israël a été comme des fiançailles. Mais le peuple pécheur a été constamment infidèle à cette alliance, et s'est prostitué avec les idoles des peuples voisins, ce que ne cessaient de dénoncer les prophètes (cf. Ez 16,15-34). Cependant, au lieu de répudier sa fiancée et de la châtier, Dieu lui a promis un Sauveur qui viendrait réaliser une Alliance nouvelle et éternelle entre lui et son peuple, Alliance à laquelle serait conviée toute l'humanité (cf. Ez 16,59-60 ; Os 2,16-25 ; Jr 31,31-34 ; etc.).

(1) J'ai longuement médité sur la paternité de Dieu dans un livre : *Comment réussir sa paternité*, aux EdB 2012. Cf. sur mon site www.paul-salaun-misericorde.com à l'onglet FOI : *Dieu est notre Père*.

Ce Sauveur, c'est Jésus. En effectuant son premier miracle aux noces de Cana, il s'est présenté lui-même comme l'Époux venu réaliser la nouvelle Alliance (cf. Jn 2,1-11 ; 3,29) ; mais une partie du peuple, avec à sa tête les chefs religieux, a refusé de reconnaître en lui le Messie, l'Époux, et a refusé ces noces avec le Fils de Dieu. Alors, mystère insondable de l'amour divin, Jésus, l'Innocent, bien loin de les rejeter, a pris sur lui tous leurs péchés et tous ceux de l'humanité (cf. 2 Co 5,21), pour leur obtenir le pardon de Dieu et la possibilité d'entrer, s'ils le voulaient, dans la nouvelle Alliance scellée dans le sang du Christ. L'épouse infidèle méritait la mort : on le voit au chapitre 8 de Jean, où les pharisiens voulaient lapider la femme surprise en adultère. Jésus a pris sur lui le châtiment que méritait le peuple-épouse infidèle et rebelle, et lui a obtenu le pardon et la guérison : « *Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice. Par ses blessures, nous sommes guéris* » (1 P 2,24). C'est pour nous que Jésus, l'Époux divin, a souffert, à notre place et pour nous sauver.

Dans sa passion, Jésus a éprouvé toutes les souffrances qu'éprouvent les hommes. Souffrances physiques : coups, flagellation, couronne d'épines, transpercement des mains et des pieds... Pas une partie de son corps n'a été épargnée, comme le montre l'étude du Saint Suaire. Souffrances morales : il a été trahi, vilipendé, abandonné, accusé à tort, humilié, renié, condamné à mort alors qu'il était innocent... Souffrances spirituelles : il n'a pas été reconnu comme le Fils de Dieu, a souffert la dérision, et a été condamné à mort pour blasphème !

Tout cela, Jésus a accepté de le souffrir par amour pour nous : pour nous rejoindre dans toutes nos souffrances, pour les prendre sur lui, et pour nous offrir en échange, si nous nous tournons vers lui, la guérison. « *Par ses blessures, nous sommes guéris.* » (1 P 2,24) C'est pourquoi lorsque nous souffrons la passion pour une raison ou pour une autre, nous pouvons unir notre souffrance à celle de Jésus pour entrer, par grâce, dans les sentiments qui ont été ceux du Seigneur, recevoir de lui la capacité de « *pardonner à ceux qui nous ont offensés* » (Notre Père), et trouver un sens à notre épreuve.

Essayons de comprendre comment la rencontre de Jésus crucifié et glorifié, vivant aujourd'hui, nous console, et, par un chemin de conversion et de guérison, nous conduit au pardon, qui est l'amour par-delà la rupture. Comment notre souffrance, vécue en communion avec celle de Jésus, peut devenir, unie à la sienne, une souffrance rédemptrice ; et nous pourrions ainsi, par la grâce de l'Esprit Saint, trouver la paix et même la joie.

« Il est donc nécessaire, affirme saint Jean-Paul II, qu'au pied de la Croix du Calvaire se rassemblent en esprit tous ceux qui souffrent et qui croient au Christ, en particulier ceux qui souffrent à cause de leur foi en lui, crucifié et ressuscité. (...) Que se rassemblent là aussi les hommes de bonne volonté, car sur la Croix se tient le « Rédempteur de l'homme », l'Homme de douleur qui a assumé en lui les souffrances physiques et morales des hommes de tous les temps, afin qu'ils puissent trouver *dans l'amour* le sens salvifique de leurs souffrances et des réponses fondées à toutes leurs interrogations. » (Lettre apostolique *Salvifici doloris*, sur le sens chrétien de la souffrance humaine, n° 31)

1 – L'agonie

A - le OUI de Jésus à Gethsémani (cf. Mt 26,36-46)

Après le dernier repas avec ses apôtres et l'institution de l'Eucharistie, Jésus vit un moment capital et décisif : son agonie au jardin de Gethsémani. L'agonie est un « combat » - au sens étymologique de ce mot -. C'est « l'heure » de Jésus, l'heure de son combat décisif contre le mal et la mort. Déjà Satan a monté contre le Messie les prêtres, les scribes et les pharisiens ; déjà il s'est insinué au cœur de la communauté apostolique en convainquant Judas de trahir son maître ; déjà il a recouvert la terre de ténèbres et fait planer autour de Jésus une odeur de haine et de mort.

Le Seigneur, lui, a exprimé à ses apôtres sa volonté de les aimer « *jusqu'au bout* » (Jn 13,1) et de livrer sa vie pour les sauver ; déjà il a inauguré l'Alliance nouvelle et éternelle en leur donnant son corps et son sang dans l'Eucharistie. Il vient à Gethsémani. Matthieu écrit :

36 *Alors Jésus parvient avec eux à un domaine appelé Gethsémani et leur dit : « Asseyez-vous ici, pendant que je vais là-bas pour prier. »*

37 *Il emmena Pierre, ainsi que Jacques et Jean, les deux fils de Zébédée, et il commença à ressentir tristesse et angoisse. 38 Il leur dit alors : « Mon âme est triste à en mourir. Restez ici et veillez avec moi. »*

39 *Allant un peu plus loin, il tomba face contre terre en priant, et il disait : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Cependant, non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux. »*

40 Puis il revient vers ses disciples et les trouve endormis ; il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller seulement une heure avec moi ? 41 Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation ; l'esprit est ardent, mais la chair est faible. »

42 De nouveau, il s'éloigna et pria, pour la deuxième fois ; il disait : « Mon Père, si cette coupe ne peut passer sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! »

43 Revenu près des disciples, de nouveau il les trouva endormis, car leurs yeux étaient lourds de sommeil. 44 Les laissant, de nouveau il s'éloigna et pria pour la troisième fois, en répétant les mêmes paroles.

45 Alors il revient vers les disciples et leur dit : « Désormais, vous pouvez dormir et vous reposer. Voici qu'elle est proche, l'heure où le Fils de l'homme est livré aux mains des pécheurs.

46 Levez-vous ! Allons ! Voici qu'il est proche, celui qui me livre. »

À Gethsémani, Jésus prend sur lui tous les péchés du monde ; il permet que toute cette horreur envahisse son âme, sa sensibilité. En outre il sait le prix que cela va lui coûter : torture physique, morale, spirituelle, et pour finir, une mort horrible. Satan vient le tenter pour le décourager et le dissuader d'aller jusqu'au bout de l'amour : « Vois, même Judas te trahit ; Pierre va te renier et les autres vont t'abandonner. À quoi bon donner ta vie pour des traîtres, des renégats, des lâches ? Et par la suite, combien rendront vain ton sacrifice en refusant ou en brisant ton Alliance ? Pourquoi souffrir pour des ingrats dont tu n'es sûr ni de la conversion, ni de la fidélité ? »

Écrasé sous le poids énorme des péchés des hommes, non seulement de ceux qui l'entourent, mais de tous les hommes depuis le début et jusqu'à la fin de l'humanité, - donc des nôtres aussi ! - et conscient des horribles tortures qu'il va devoir subir jusqu'à sa mort sur la croix, Jésus est « *triste à en mourir* » (v.38). Il gémit : « *Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi !* » Mais alors il ne réaliserait pas la volonté du Père qui est de nous racheter et de nous sauver à travers la souffrance et le sacrifice d'amour de son Fils ; alors nous ne serions pas sauvés, et l'Alliance nouvelle ne serait pas conclue. C'est pourquoi Jésus ajoute : « *Cependant, non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux.* » (v.39).

Ce **oui** de Jésus au cœur-même de l'épreuve est décisif : les forces du mal pourront se déchaîner contre lui, le torturer de façon abominable, le faire mourir en croix, il est déjà vainqueur : son amour jusqu'au bout va transfigurer sa passion et en faire une marche triomphale vers la victoire : notre rédemption et la réalisation de l'Alliance nouvelle et éternelle, qui sera inaugurée ici-bas et qui s'achèvera à la fin des temps dans la gloire du Ciel.

Au cœur même de l'épreuve Dieu le soutient : « *Alors, du ciel, lui apparut un ange qui le reconfortait* » (Lc 22,43). Même si toutes les apparences sont contraires, Jésus n'en garde pas moins une confiance inébranlable en son Père. Fils de Dieu, il obéit en tout à la volonté de son Père qui, dans sa miséricorde, veut nous sauver. Il sait que son sacrifice ne sera pas vain ; qu'il portera au contraire un fruit de salut immense pour l'humanité ; que, par-delà la trahison de Judas, le reniement de Pierre et l'abandon des apôtres, la condamnation par le Sanhédrin et par Pilate, des foules innombrables seront sauvées par le sang de l'Agneau, entreront dans l'Alliance nouvelle inaugurée par l'offrande d'amour de l'Époux aux noces de la croix. C'est l'amour jusqu'au bout de Jésus dans sa passion et sur la croix qui transfigure ses horribles souffrances, et qui leur donne un sens. (2)

(2) Pour approfondir cf. Mystères douloureux I : l'agonie de Jésus à Gethsémani (à l'onglet ROSAIRE sur mon site www.paul-salaun-misericorde.com)

B – Notre « agonie » dans la souffrance.

Une souffrance multiforme et universelle

Comme y invitait saint Jean-Paul II, « qu'au pied de la Croix du Calvaire se rassemblent en esprit tous ceux qui souffrent et qui croient au Christ » (SD 31).

Tous les enfants qui naissent dans des conditions difficiles ; qui naissent handicapés ; qui perdent leur maman à la naissance ; qui sont abandonnés et privés de l'affection légitime de leurs parents... Ils en resteront marqués toute leur vie.

Tous les enfants qui, parfois très jeunes, sont victimes de violence, d'inceste, de pédophilie ; tous ceux qui, souvent à cause de la misère, sont livrés à la prostitution (il y en aurait 5 millions dans le monde !)

Tous ceux qui sont rejetés par leurs camarades, et sont victimes de harcèlement.

Tous les ados livrés à eux-mêmes, qui tombent dans les addictions (jeux, alcool, drogue, pornographie), et dans la délinquance.

Tous les adultes qui ont une vie sexuelle dissolue ; qui n'osent plus s'engager dans le mariage ; et ceux qui restent célibataires sans l'avoir voulu. Toutes les femmes qui ont avorté.

Toutes les personnes qui ont été victimes d'agression sexuelle ou de viol.

Tous les couples en difficulté à cause de problèmes de caractère, d'une maladie physique ou psychologique, de l'alcoolisme ou de la violence, de la pauvreté ou du chômage, de l'infidélité...

Tous les séparés, tous les divorcés et leurs enfants...

Tous les veufs. Tous les homosexuels.

Tous ceux qui sont gravement malades ou handicapés ; toutes les personnes hospitalisées ; toutes celles qui sont en ÉHPAD...

Tous ceux qui souffrent des accidents, des catastrophes naturelles.

Tous ceux qui vivent dans la misère, même dans les pays riches.

Tous ceux qui souffrent de la faim, des épidémies, de l'exil.

Tous ceux qui sont réduits en esclavage ou exploités honteusement.

Tous ceux qui souffrent de la prison.

Tous ceux qui souffrent de la guerre, du terrorisme, des attentats, de la torture, des persécutions – notamment tous les chrétiens persécutés.

Tous les enfants contraints de faire la guerre.

Tous ceux qui ont contracté un lien avec Satan à cause de pratiques dangereuses : pratique de certaines formes de méditation orientales ; voyance, spiritisme ; fréquentation des guérisseurs, adhésion à une secte, à la franc-maçonnerie, magie blanche ou noire, satanisme...

Tous ceux qui sont victimes de sorts jetés contre eux.

Tous ceux qui, dans l'Église, ont souffert du cléricalisme, d'abus sexuels, de rejet, de jalousie, de toutes sortes d'offenses dont ils restent marqués.

Cette liste n'est malheureusement pas exhaustive. Heureux ceux qui ne s'y sont pas retrouvés ! Quant aux autres, comme les y invite saint Jean-Paul II, qu'ils viennent déposer leurs souffrances sur la croix de Jésus. Dans sa passion il a tant souffert qu'il peut les comprendre, et surtout les soulager, et les aider à trouver un sens à ces souffrances.

Notre combat dans la souffrance

Notre première réaction, dans la souffrance, est de rechercher comment en être débarrassés. C'est une réaction normale et saine. Humainement, il nous faut tout mettre en œuvre pour faire disparaître la souffrance.

Si nous sommes malades, allons consulter un médecin, et soignons-nous.

Si nous sommes victimes d'une injustice, portons plainte et demandons justice. Certes, cela est parfois difficile. Un enfant victime de violence ou d'inceste est bien démuni pour le faire. Et pourtant c'est nécessaire pour que cesse le crime dont il est victime, et qu'il puisse se reconstruire. C'est aux adultes de l'y aider.

Nous avons vu aussi récemment comment des femmes victimes d'agression sexuelle, de viol, ont pris la parole après un long temps de silence, et, dans certains cas, ont obtenu la condamnation de leur agresseur.

La vie conjugale devient-elle un enfer, à cause de la violence, de l'alcoolisme, de la maladie psychique ? Que l'on se sépare. Même l'Église, dans ce cas, et dans celui de l'adultère, reconnaît un droit de séparation (cf. Code de droit canonique n° 1152-1153).

De même, à l'échelle internationale, les gouvernements doivent tout mettre en œuvre pour lutter contre la guerre, le terrorisme, la torture, la faim, les épidémies, la misère, l'exploitation des êtres humains sous toutes ses formes, etc.

La responsabilité des hommes est évidente dans beaucoup de ces souffrances, mais elle suscite pourtant des questions. Pourquoi tant de méchanceté et de mal dans les familles, dans la société, dans le monde ? Que fait Dieu devant tant de souffrances ? Et lorsque l'on est touché : Pourquoi moi, et pas d'autres ? « Qu'ai-je fait au bon Dieu pour mériter cela ? »

Ces questions : pourquoi le mal ? Pourquoi la souffrance ?, les hommes les adressent à Dieu, et l'absence de réponse peut **les détourner de lui**. Saint Jean-Paul II le soulignait dans sa lettre sur la souffrance : « L'homme pose cette question à Dieu comme Créateur et Seigneur du monde. Et l'on sait bien que, sur ce terrain, non seulement on arrive à de multiples frustrations et conflits dans les rapports de l'homme avec Dieu, mais il peut se faire aussi que l'on arrive à la *négation même de Dieu*. Si, en effet, l'existence du monde ouvre pour ainsi dire le regard de l'âme humaine à l'existence de Dieu, à sa sagesse, à sa puissance et à sa magnificence, le mal et la souffrance semblent obscurcir cette image, parfois de façon radicale, et plus encore lorsqu'on voit le drame quotidien de tant de souffrances sans qu'il y ait eu faute, et de tant de fautes sans peines adéquates en retour. » (SD 9)

Rendre Dieu responsable du mal et de la souffrance est un blasphème et une erreur gravissime aux conséquences dramatiques. **Dieu est innocent du mal !**

Alors que Dieu avait tout créé avec sagesse et par amour, comblant l'homme de bénédictions (cf. Catéchisme de l'Église catholique – CEC – n° 299), le mal et la souffrance sont entrés dans le monde après le péché originel, à cause de la tentation par l'esprit du Mal et à cause de la désobéissance de nos premiers parents (cf. CEC 385 à 409). « Dieu n'est en aucune façon, ni directement, ni indirectement, la cause du mal moral » (CEC n° 311).

Celui qui est à l'origine du mal, c'est **Lucifer**. Dès avant la création du monde, il s'est révolté contre Dieu, et, comme il ne peut rien contre Dieu, il s'en est pris aux hommes, cherchant par tous les moyens à les détourner de Dieu et à les plonger dans le malheur. Jésus l'a dit : « *Dès le commencement il s'est attaché à faire mourir l'homme.* » (Jn 8,44) Alors que Dieu est miséricorde, il est le satan, l'accusateur ; alors que Dieu est amour, il sème la haine ; alors que Dieu réalise la paix et l'unité, il est le diable, le diviseur, qui sème la zizanie.

Malheureux ceux qui, dans la souffrance, trompés par Satan, rendent Dieu responsable de cette souffrance ! En effet ils se trompent et se privent de la seule aide qui peut vraiment leur permettre de supporter l'épreuve et de lui trouver un sens.

Par exemple cette femme. Après quarante ans de vie heureuse, son mari a été atteint de la terrible maladie de Charcot. Elle l'a accompagné pendant trois ans avec amour, jusqu'à sa mort. Elle a eu à peine le temps de faire son deuil : un de ses fils, sans doute traumatisé par la mort de son père, a déclaré la même maladie, et, petit à petit, est devenu complètement paralysé, jusqu'à ne plus pouvoir communiquer. Tous deux, révoltés, se sont détournés de Dieu. Comment peuvent-ils trouver un sens à cette épreuve abominable qui dure ?

Camus, dans « la peste » posait la même question ; et pour lui sa lutte contre le mal était une interminable défaite.

Pourquoi alors Dieu permet-il tant de souffrance ? L'Église n'élude pas la question, et tente d'y apporter un éclairage (cf. CEC 309 à 313). La lettre de saint Jean-Paul II affronte aussi cette question, spécialement dans les chapitres III : Recherche de la réponse à la question sur le sens de la souffrance, et IV : Jésus-Christ, la souffrance vaincue par l'amour.

Ce deuxième titre est éloquent. Comme nous l'a montré la méditation sur l'agonie de Jésus à Gethsémani, le Christ est venu non pas supprimer la souffrance, mais, comme le bouc émissaire (cf. Lv 16,20-22), pour s'en charger totalement en même temps que de nos péchés ; ainsi, par son amour jusqu'au bout, il en a complètement changé le sens : il nous a sauvés.

Dès lors, tous ceux qui, dans leur souffrance, se tournent vers lui, et déposent leur fardeau sur sa croix, trouvent dans ses blessures la guérison (cf. 1P 2,24) ; et s'ils acceptent d'aller avec lui jusqu'au bout de l'amour, leur souffrance devient rédemptrice et porte un fruit abondant pour leur famille et pour l'Église. C'est ce qu'affirme saint Jean-Paul II dans sa lettre au chapitre V : Participants des souffrances du Christ. Notamment dans ce passage :

« Dans la souffrance est comme contenu un *appel* particulier à la vertu que l'homme doit exercer pour sa part. Et cette vertu est celle de la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange et fait mal. En agissant ainsi, l'homme libère l'espérance, qui maintient en lui la conviction que la souffrance ne l'emportera pas sur lui, ne le privera pas de la dignité propre à l'homme unie à la conscience du sens de sa vie. Et ce sens de la vie, il se manifeste en même temps que *l'œuvre de l'amour de Dieu*, qui est le don suprême de l'Esprit Saint. A mesure qu'il participe à cet amour, l'homme se retrouve, alors qu'il est au fond même de la souffrance : il retrouve « l'âme » qu'il croyait avoir « perdue » à cause de la souffrance. » (SD n°23)

Application aux souffrances des couples

La famille, qui a pour vocation de refléter l'amour de Dieu qui est communion d'amour, et sa fécondité de Père dans le don de la vie, est, à cause de cela, terriblement attaquée par Satan. Celui-ci, profitant de nos faiblesses, de nos blessures et de nos péchés, prend un malin plaisir à diviser les conjoints et à semer la zizanie entre enfants et parents. (J'ai développé ceci dans *Forts dans la foi, la charité et l'espérance* p. 62 à 77 ; à l'onglet FOI sur mon site www.paul-salaun-misericorde.com.)

Pire, les époux entre eux peuvent s'infliger de graves blessures, et provoquer des souffrances profondes et durables, comme celles que nous avons rencontrées dans la liste ci-dessus ; et ils peuvent faire de même vis-à-vis de leurs enfants. C'est dans la famille que sont provoquées les souffrances les plus profondes, et celles-ci pèsent, durant toute leur vie, sur le cœur et la vie de ceux qui en sont atteints. Les psychologues et psychiatres font de leur mieux pour les soulager, mais cela ne suffit pas : il faut leur trouver un sens !

Lorsque la souffrance est grande dans le couple, avant de parler de divorce, il faut tout faire humainement : soins médicaux et psychologiques, conseil conjugal, lectures, sessions de couples... Et les chrétiens doivent aussi tout faire spirituellement : prière, recours aux sacrements (réconciliation, guérison, eucharistie), accompagnement, retraites de couples... Des groupements spirituels leur proposent une aide spécifique dans cette situation.

Malheureusement la situation peut empirer. L'Église alors, dans sa sagesse, reconnaît un droit de séparation en cas d'adultère et de violence mettant en danger la vie du conjoint ou des enfants (cf. plus haut). Mais, rappelait saint Jean-Paul II dans son exhortation apostolique *Familiaris consortio* sur la famille chrétienne, « on ne peut envisager la séparation que comme un remède extrême après que l'on a vainement tenté tout ce qui était raisonnablement possible pour l'éviter. » (FC 83 § 1)

De nos jours, cette séparation se transforme en divorce deux ans après, même si l'un des conjoints ne le souhaitait pas.

Les catholiques divorcés vivent alors une agonie, un combat. En effet, si leur mariage est valide, le Christ et l'Église leur demandent de rester fidèles à leur conjoint du sacrement de mariage, alors que l'esprit du monde les incite plutôt à chercher quelqu'un d'autre pour ne pas rester seuls, et à se remarier civilement.

Humainement le divorce est bien un échec total. Mais c'est le moment, pour le croyant, de se tourner vers le Père, comme Jésus à Gethsémani, et de lui dire : « *Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne* » (Lc 22,42). C'est le moment de tremper sa foi dans l'épreuve, et de redire le oui donné au moment de l'engagement initial. Lorsque les époux se sont présentés librement devant Dieu pour le sacrement du mariage, le Seigneur les a unis en lui à une profondeur inaccessible à nos sens, et s'est porté lui-même garant de leur fidélité. Or, « *si nous sommes infidèles, lui est à jamais fidèle* » (2 Tm 2,13). C'est pourquoi ni la brouille, ni la séparation, ni le divorce civil même ne peuvent briser cette unité déjà réalisée en lui.

Tel est donc le choix proposé aux divorcés dont le mariage est valide, dans l'agonie de la séparation : ou bien douter de leur conjoint et de Dieu, et s'enfoncer dans un sentiment d'absurde, dans la désespérance ou dans la révolte ; ou bien se jeter à corps perdu dans les bras de Jésus en lui criant leur détresse, et en lui demandant de les aider à tenir, avec sa seule grâce, le serment fait le jour du mariage.

Ce deuxième choix est d'autant plus difficile à poser qu'alors c'est à la souffrance qu'ils disent oui. Mais Jésus vient la vivre en eux, si bien qu'ils expérimentent une transfiguration de leur passion par l'amour, et l'Esprit Saint leur donne la force de l'assumer. Le don de force est accordé généreusement aux martyrs !

Aussitôt – je l'ai éprouvé -, il dépose en leur cœur une paix profonde. Les zones périphériques de leur être peuvent rester très blessées, surtout leur affectivité ; leur mémoire peut être obnubilée par tout ce qu'ils ont vécu de négatif ; ils peuvent être tentés par le découragement ou la révolte devant l'obstination du conjoint ; mais au cœur de cette tempête Jésus est là et, par l'Esprit, il leur communique la paix, la certitude qu'ils sont sur le bon chemin, et l'assurance qu'un jour l'amour sera vainqueur. (3)

(3) Ayant connu moi-même l'épreuve du divorce en 1978, je me suis tourné vers Jésus et ai beaucoup réfléchi à la manière de vivre concrètement cette épreuve. J'ai beaucoup écrit à ce sujet : vous trouverez tous mes livres et textes à l'onglet DIVORCÉS sur mon site : www.paul-salaun-misericorde.com

2 – La trahison

A – Jésus est trahi par Judas (Mt 26,14-16 ; Mt 26,47-50)

Après avoir redit son oui à Gethsémani, Jésus s'est relevé, rempli de la force de l'Esprit Saint, prêt à faire face à tout ce qui devait lui arriver : « *Levez-vous ! Allons ! Voici qu'il est proche, celui qui me livre.* » (v.46) Alors arrive Judas avec une bande armée :

47 Jésus parlait encore, lorsque Judas, l'un des Douze, arriva, et avec lui une grande foule armée d'épées et de bâtons, envoyée par les grands prêtres et les anciens du peuple.

48 Celui qui le livrait leur avait donné un signe : « Celui que j'embrasserai, c'est lui : arrêtez-le. »

49 Aussitôt, s'approchant de Jésus, il lui dit : « Salut, Rabbi ! » Et il l'embrassa.

50 Jésus lui dit : « Compagnon, ce que tu es venu faire, fais-le ! » Alors ils s'approchèrent, mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent ;

Les mystiques affirment que ce qui a sans doute le plus fait souffrir Jésus, c'est la trahison de Judas, « *l'un des douze* ». Lorsqu'il avait appelé Judas, Jésus connaissait ses pauvretés, ses faiblesses, mais il lui avait fait confiance, espérant qu'un surcroît d'amour, de responsabilité, guérirait son cœur et l'ouvrirait à l'amour. Pendant trois ans il lui a permis de vivre dans une intimité extrême avec lui, il l'a formé pour qu'il puisse devenir un jour apôtre, héraut de l'Évangile, et l'une des colonnes de l'Église. Or, déçu par Jésus, qu'il imaginait comme un Messie triomphateur qui rétablirait la royauté en Israël, Judas s'est peu à peu coupé de lui, et un jour, il a franchi le pas de la rupture. Il a rompu « l'alliance » avec son Maître, a ouvert son cœur à Satan, et a trahi Jésus par cupidité :

14 Alors, l'un des Douze, nommé Judas Iscariote, se rendit chez les grands prêtres
15 et leur dit : « Que voulez-vous me donner, si je vous le livre ? » Ils lui remirent trente pièces d'argent. *16 Et depuis, Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer.*
(Mt 26,14-16).

Mystère de la liberté de l'homme ! À travers cette trahison, Jésus revit celle d'Adam, et toutes les trahisons du peuple élu, qui n'a pas cessé de se montrer infidèle à l'alliance pour se tourner vers les idoles, faisant ainsi son malheur et blessant le cœur de Dieu.

Or, quand Judas arrive avec les gardes qui viennent arrêter Jésus, celui-ci lui dit : « *Compagnon, ce que tu es venu faire, fais-le !* » Il l'appelle non pas « *ami (philos)* », car Judas n'en est pas digne, mais « *compagnon (hétaire)* » pour lui rappeler la dignité de la fonction qu'il lui avait confiée. Et en le laissant réaliser sa trahison, il montre qu'il va lui-même librement au-devant de ses bourreaux, et qu'il respecte la liberté de Judas.

Puis il ajoute, selon saint Luc : « *Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme ?* » (Lc 22,48) Jésus n'accuse pas brutalement son apôtre – c'est Satan l'accusateur ! -, mais il lui montre la gravité de sa faute pour l'appeler à la conversion, au repentir. Effectivement Judas prendra ensuite conscience de son péché (cf. Mt 27,3-10) ; mais au lieu d'en demander à Dieu un pardon qu'il aurait obtenu, écrasé par le poids de la culpabilité il ira se suicider. (Depuis il symbolise le traître, mais l'Église n'a jamais dit qu'il est en enfer.)

B – Il nous arrive d'être trahis

Durant l'enfance et l'adolescence

Les premières expériences de trahison peuvent survenir très tôt. Par exemple une petite fille confie un grand secret à sa sœur. Celle-ci, jalouse, dévoile le secret à qui veut l'entendre. Même si ce secret peut paraître anodin à des adultes, cette trahison peut être dramatique pour la fillette qui en restera blessée, et aura sans doute du mal désormais à faire confiance à sa sœur. Ce type de mésaventure peut se produire aussi avec des amis à l'école.

Mais il y a bien plus grave. Un fait divers sordide a révélé que, dans un milieu défavorisé, des parents n'hésitaient pas à mettre leur enfant à la disposition de leurs amis pour qu'ils assouvissent leurs besoins sexuels. Nous savons aussi que 80% des enfants victimes de pédophilie sont abusés dans leur propre famille. Et ce sont des millions d'enfants qui sont victimes d'inceste. Cette trahison est un traumatisme terrible pour les enfants :

« Un des principaux rôles du père est d'être celui qui protège l'enfant. Lorsqu'en un instant la victime de l'inceste réalise qu'il est devenu pour elle le principal danger, cela est tellement inconcevable qu'elle s'en trouve brisée intérieurement et durablement. » (Élodie TIBO, l'inceste, guide Totus Sarment éd. du Jubilé, 2005, p.24)

Récemment je lisais le cri de révolte d'une femme de 57 ans, placée toute petite dans une famille d'accueil, où elle a été brutalisée et abusée par son père adoptif : elle ne voulait plus porter le nom de celui-ci !

Des enfants peuvent être abusés aussi par un éducateur, un maître, ou, pire, un prêtre : la révélation récente de tant de crimes a montré la profondeur de leurs blessures, et les conséquences dramatiques d'une telle trahison.

Au Népal, les gens vivent dans une telle misère qu'ils en arrivent à remettre, contre une somme d'argent, leur enfant à des personnes qui viennent les voir ; celles-ci promettent de trouver un travail en ville pour ces enfants, mais, en réalité ils les placent dans des lieux de prostitution pour les touristes étrangers. Comment ne pas se sentir trahi dans une telle situation !

À l'adolescence, il arrive que des jeunes soient imprudents et se fassent photographier nus ou dans des ébats amoureux. Certains le regrettent beaucoup plus tard, notamment après une rupture, quand ces documents deviennent objet de chantage pour obtenir de l'argent, ou paraissent sur internet et peuvent être vus par tout le monde !

Durant la vie adulte

Dans le monde du travail aussi des trahisons se produisent. Par exemple quand un patron a promis un poste à quelqu'un, et finalement favorise quelqu'un d'autre en reniant sa promesse. Ou bien un collaborateur, ayant bien appris son métier, va fonder sa propre boîte concurrente ; si la première entreprise périclité à cause de cela, le patron peut se sentir trahi par ce collaborateur.

Dans le monde politique, des ambitieux n'hésitent pas à changer de parti au fil du temps et à renier certaines idées pour satisfaire leur soif de pouvoir. Ils apparaissent ainsi pour leurs anciens camarades et pour les militants comme des traîtres et des renégats.

Dans beaucoup de pays, les chrétiens sont persécutés. Il arrive qu'ils soient dénoncés de façon totalement injuste, par jalousie, comme Asia Bibi : ou trahis par des voisins, comme certains en Irak au moment de l'avancée meurtrière de Daech à Mossoul.

Avant de parler des trahisons dans le couple, remarquons déjà les mobiles de ces trahisons. Ce sont la jalousie, la recherche du plaisir sexuel à n'importe quel prix, la soif du pouvoir, la cupidité. Ces mobiles s'apparentent à trois péchés capitaux : l'envie, la luxure et l'avarice, péchés capitaux en ce qu'ils entraînent d'autres péchés absolument contraires à ce que Dieu nous demande, c'est-à-dire l'amour vrai, le service désintéressé, la chasteté et la générosité. Quant à la trahison, elle détruit la confiance, qui est la porte de l'amour, et ruine la communion entre les personnes.

Dans la vie de couple

Quand on se marie, c'est avec quelqu'un qu'on aime, et qu'on veut aimer toute sa vie. Par la grâce du sacrement du mariage, le lien entre les époux devient indissoluble : Jésus lui-même en est garant ; bien plus il est ce lien ! (Cf. CEC 1644 à 1648)

L'adultère est une faute grave contre cette unité et cette infidélité (cf. CEC 2280-2281). Tellement grave que l'Église reconnaît alors au conjoint trahi un droit de séparation (cf. code de droit canonique n°1152). Mais, si la faute est ponctuelle et exceptionnelle, elle appelle le conjoint adultère à la conversion : « Va et ne pêche plus ! » (Jn 8,11), et le conjoint trahi au pardon, en vue de sauver leur mariage. Cela arrive.

Mais souvent cet adultère manifeste une crise profonde du couple et le début d'une nouvelle union, si bien qu'il aboutit à une séparation. Certains ont senti venir celle-ci. Pour d'autres elle est brutale, et cette trahison est véritablement traumatisante. Je pense à cette femme, mariée depuis 37 ans, dont le mari travaillait au loin. Un jour il est venu lui annoncer qu'il avait rencontré une autre femme, qu'il voulait l'épouser, et donc qu'il voulait divorcer ! Cette femme a cru devenir folle, et a mis des mois à « encaisser » cette annonce cruelle.

Comme elle beaucoup de conjoints connaissent cette épreuve, et la vivent comme une trahison. Le pape François compatit à leur souffrance : « C'est terrible quand on découvre que la confiance bien placée a été trompée. Naît au fond du cœur une déception telle que la vie semble ne plus avoir de sens. Cela arrive parce que nous sommes nés pour être aimés et pour aimer, et la chose la plus douloureuse c'est d'être trahi par celui qui a promis de nous être loyal et proche. Nous ne pouvons pas non plus imaginer comme cela a été douloureux pour Dieu, qui est amour. » (Homélie des Rameaux 2020)

On peut donc établir un rapprochement entre la trahison de Judas et l'expérience de la rupture du couple ; mais il importe d'être nuancé. Dans l'Évangile les choses sont claires : nous avons en quelque sorte un film en noir et blanc, où les rôles sont parfaitement définis, accusés même par la sobriété des textes. Dans un divorce, celui qui est trahi n'est pas Jésus : il est pauvre, blessé et pécheur, et porte de ce fait une part de responsabilité dans la rupture du couple. Quant à celui qui trahit, il reste un enfant bien-aimé du Père, et Jésus l'appelle à prendre conscience de ce qu'il fait, à se convertir, et à revenir à l'alliance.

Cependant, dans un divorce, l'un des conjoints franchit un jour librement le pas de rompre l'alliance, et trahit ainsi l'engagement qu'il a pris devant son conjoint et devant Dieu le jour du mariage. Cette trahison provoque un bouleversement extrêmement profond. Ce sont les piliers mêmes de son mariage qui sont sapés et renversés. En effet, lorsqu'on fait alliance avec l'autre, l'amour humain, aussi imparfait et immature soit-il, repose sur la confiance en l'autre, et, par-delà toutes les brouilles et difficultés, engendre l'espérance que le couple parviendra ensemble au bout du voyage sur cette terre. Un couple peut connaître des tensions,

des disputes, des brouilles, voire des infidélités passagères, il les surmonte tant que subsistent la confiance, l'amour et la fidélité, ces trois piliers de l'alliance conjugale.

Mais lorsque l'un des deux conjoints reprend sa parole et demande la séparation ou le divorce, tout s'effondre. Il signifie par là à l'autre qu'il n'a plus confiance en lui, qu'il ne l'aime plus, et partant lui ôte toute espérance humaine de vie commune. Alors, que reste-t-il ? Rien. Ou plutôt un cœur déchiré dont toutes les plaies saignent pitoyablement. D'autant plus que ce rejet réveille souvent des blessures beaucoup plus profondes de trahison, d'abandon, de rejet, que l'on a enfouies dans son subconscient, et qui n'ont pas été vraiment guéries.

Les époux, au long des années de vie commune, en sont arrivés à ne former qu'un corps. Celui-ci peut être plus ou moins harmonieux ; il connaît sans doute des difficultés de communication, des troubles de fonctionnement, mais il existe ; il a une histoire, un projet commun, et le plus souvent des enfants. Au moment de la rupture, quand l'un des conjoints dit à l'autre : « je renie mon engagement, je me suis trompé en t'épousant, et je te rejette de ma vie », c'est comme si, avec un grand sabre (avec le glaive de la parole), il fendait en deux ce corps du couple, se mutilant lui-même et abandonnant sa moitié tout ensanglantée.

L'image est forte, mais elle ne fait que suggérer la violence et la profondeur de la blessure du divorce. Pour ceux qui n'ont pas la foi, c'est la fin d'un monde, un sentiment d'échec absolu et irrémédiable. Mais pour un chrétien dont le mariage est valide s'ouvre une autre perspective. En effet, malgré la séparation et le drame psychologique, l'unité des époux, liés par le sacrement du mariage, demeure spirituellement et ne peut être atteinte parce que Jésus lui-même en est garant. Si l'époux chrétien trahi par son conjoint s'unit à Jésus trahi par Judas, sa passion change totalement de sens et, transfigurée par l'amour de pardon communiqué par le Sauveur, sauve l'unité de son couple, réellement, malgré la séparation.

3 – L'abandon

A – Jésus est abandonné par ses disciples (Mt 26,51-56)

Les apôtres et quelques disciples ont accompagné Jésus à Gethsémani. Mais, bien loin de réaliser l'enjeu de ce moment crucial, ils se sont endormis. Ils n'ont pas su veiller, et maintenant les voici soumis à la tentation (cf. v.40-41) : au moment de l'arrestation de Jésus, vont-ils le suivre ? Sont-ils prêts à l'aimer jusqu'au bout ?

51 L'un de ceux qui étaient avec Jésus, portant la main à son épée, la tira, frappa le serviteur du grand prêtre, et lui trancha l'oreille.

52 Alors Jésus lui dit : « Rentre ton épée, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. 53 Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père ? Il mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges. 54 Mais alors, comment s'accompliraient les Écritures selon lesquelles il faut qu'il en soit ainsi ? »

55 À ce moment-là, Jésus dit aux foules : « Suis-je donc un bandit, pour que vous soyez venus vous saisir de moi, avec des épées et des bâtons ? Chaque jour, dans le Temple, j'étais assis en train d'enseigner, et vous ne m'avez pas arrêté. »

56 Mais tout cela est arrivé pour que s'accomplissent les écrits des prophètes. Alors tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent.

Les apôtres ne sont pas des peureux : quand ils pêchaient sur le lac, ils ont affronté plus d'une tempête ! Sentant monter la haine contre Jésus, et sachant que le Sanhédrin voulait l'arrêter, ils ont pris des armes pour se défendre.

Quand les gardes mettent la main sur Jésus, Pierre, le fougueux, saisit son coutelas et frappe le serviteur du grand prêtre, mais Jésus lui ordonne de remettre son arme au fourreau. Si le Christ se laisse arrêter par les gardes, c'est pour que s'accomplissent *les Écritures selon lesquelles il faut qu'il en soit ainsi*.

Les apôtres n'ont pas compris les annonces par Jésus de sa passion et de sa crucifixion. Les voilà tout décontenancés, et ne sachant comment réagir, ils s'enfuient, abandonnant Jésus seul à son triste sort. Seul Jean le suivra jusqu'à la croix. Au début Pierre suivra aussi, mais de loin, jusqu'à son triple reniement...

Jésus savait qu'il en serait ainsi. N'avait-il pas prophétisé : « *Cette nuit, je serai pour vous tous une occasion de chute ; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée* » (v. 31)

Et lors de sa première manifestation à ses apôtres, au soir de Pâques, il leur pardonnera de l'avoir abandonné, et en fera les ministres de la réconciliation (cf. Jn 20,19-23).

Abandonné par ses disciples, Jésus, sur la croix, s'est senti abandonné même par son Père. Le Pape François le rappelle dans son homélie de la messe des Rameaux 2020 :

« Sur la croix, dans l'Évangile d'aujourd'hui, Jésus dit une phrase, une seule : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27, 46). C'est une phrase forte. Jésus avait souffert l'abandon des siens, qui avaient fui. Mais il lui restait le Père. Maintenant, dans l'abîme de la solitude, pour la première fois il l'appelle par le nom générique de "Dieu". Et il lui crie « *d'une voix forte* » le "pourquoi" le plus déchirant : « *Pourquoi, toi aussi, m'as-tu abandonné ?* ». Ce sont en réalité les paroles d'un Psaume (cf. 21, 2) : on y dit que Jésus a aussi porté en prière l'extrême désolation. Mais il reste le fait qu'il l'a éprouvée : il a éprouvé l'abandon le plus grand dont les Évangiles témoignent en rapportant ses paroles originales : « *Eli, Eli lemà sabactani ?* »

« Pourquoi tout cela ? Encore une fois pour nous, pour nous servir. Pour que, lorsque nous nous sentons le dos au mur, quand nous nous trouvons dans une impasse, sans lumière et sans issue, quand il semble que même Dieu ne répond pas, nous nous rappelions que nous ne sommes pas seuls. Jésus a éprouvé l'abandon total, la situation qui lui est la plus étrangère, afin de nous être solidaire en tout. Il l'a fait pour moi, pour toi, pour te dire : " N'aie pas peur, tu n'es pas seul. J'ai éprouvé toute ta désolation pour être toujours à ton côté ". »

B – Nos blessures d'abandon

Durant la petite enfance

Les psychologues ont constaté combien les **carences d'amour maternel à la naissance** et dans les premiers mois peuvent perturber le développement de l'enfant.

Georges MAUCO écrit : « Il y a des mères dont l'immaturation affective amène des réactions troublantes. Tout d'abord celles qui n'acceptent pas l'enfant et le rejettent inconsciemment. Puis celles qui se sentent coupables de leur rejet hostile et en éprouvent de l'angoisse. Celles dont l'instabilité affective provoque des sautes d'humeur, oscillant de la gâterie excessive à l'hostilité agressive. Et enfin celles qui restent indifférentes et abandonnent affectivement leur enfant.

« Le docteur SPITZ a fourni des précisions instructives sur les conséquences de ces différents comportements maternels. L'abandon effectif avec séparation prolongée déclenche chez le nourrisson une dépression pouvant aller jusqu'au marasme et à la mort. (...) » (Georges MAUCO, *Psychanalyse et éducation*, Éd. Aubier Montaigne 1968, p.59 à 66)

Les blessures d'abandon et de rejet sont les plus profondes et les plus fortes chez l'enfant. Les comportements de rejet peuvent prendre des formes diverses : des mères s'occupent de leur enfant à contrecœur et le moins possible ; ou elles le confient à d'autres pour en être débarrassées, et ce pendant de longues périodes parfois. Par exemple une femme, lorsqu'elle était toute petite, a été placée chez sa grand-mère par ses parents qui avaient un appartement trop petit à Paris. Sans doute ses parents avaient-ils cru bien faire, mais cela a provoqué une terrible blessure d'abandon chez la petite. Aujourd'hui encore, à plus de 60 ans, chaque fois que cette blessure se réveille, elle est très mal. Enfin dans les cas extrêmes des mères abandonnent leur enfant et le confient à la D.A.S.S.

Ces blessures d'abandon marquent profondément l'enfant. Il perd alors toute sécurité affective, et connaît une angoisse existentielle telle qu'il n'a plus de goût à la vie. Cela se manifesterà plus tard chez lui par un manque de confiance en lui et d'autonomie. Sa sensibilité sera dominée par un énorme besoin affectif et par la quête inconsciente de substituts maternels.

Durant l'enfance et l'adolescence

Cette blessure d'abandon sera ravivée par toute séparation d'avec un être cher : un(e) camarade de classe que l'on perd à la fin de l'année ; une grande sœur, substitut maternel, qui quitte la maison (c'est ce qu'a vécu sainte Thérèse de Lisieux, lorsque ses grandes sœurs sont entrées l'une après l'autre au carmel !) ; l'éloignement temporaire de la maman, par exemple pour une hospitalisation ; son départ définitif en cas de deuil.

Les premières relations amoureuses peuvent aussi réveiller la blessure, si l'être aimé ne répond pas à l'amour attendu, ou si, après un temps de relation, il met fin à celle-ci.

Alors le sentiment d'abandon peut être si fort que l'adolescent déprime, et va même parfois jusqu'à se suicider.

Lors de la séparation du couple

Au moment de la séparation, beaucoup de conjoints ressentent une grande blessure d'**abandon**. Ils se sont mariés pour la vie, et, malgré les difficultés, ils avaient pu s'appuyer plus ou moins sur leur conjoint pour traverser celles-ci. Lorsque leur conjoint les abandonne, c'est un bouleversement qui leur laisse un grand vide affectif.

Cette blessure leur fait encore plus mal quand elle retentit sur des blessures d'abandon très anciennes, comme celles que nous venons d'évoquer.

La blessure d'abandon est amplifiée aussi par le fait qu'au moment d'une séparation beaucoup de personnes, des membres de la famille, des amis, sont gênés, ne savent comment se situer, et préfèrent s'éloigner. La personne abandonnée se trouve alors encore plus isolée. Heureusement le Seigneur met généralement sur sa route un bon samaritain : un membre de la famille, un(e) ami(e), un prêtre, qui saura la soutenir dans les moments les plus difficiles.

Ceux qui sont unis par le sacrement du mariage, se souvenant que Dieu s'est engagé avec eux le jour du mariage, peuvent même se sentir abandonnés par Dieu : ne pouvait-il pas empêcher cette trahison ? Ne s'était-il pas engagé dans cette alliance, sacrement de l'Alliance entre Lui et son Église ? Ils vivent leur agonie, comme Jésus à Gethsémani, et le sentiment d'abandon comme le Christ en croix. Mais, François le rappelait plus haut, si Jésus a souffert tout cela c'est pour nous, pour nous assurer qu'il est avec nous dans notre épreuve.

Et si nous nous tournons vers le Seigneur, nous allons pouvoir nous appuyer sur un roc. En effet, déjà dans l'Ancien Testament, le Seigneur disait : « *Montagnes, éclatez en cris de joie ! Car le Seigneur console son peuple ; de ses pauvres, il a compassion. 14 Jérusalem disait : « Le Seigneur m'a abandonnée, mon Seigneur m'a oubliée. » 15 Une femme peut-elle oublier son nourrisson, ne plus avoir de tendresse pour le fils de ses entrailles ? Même si elle l'oubliait, moi, je ne t'oublierai pas.* » (Is 49,13-15)

Non, les catholiques séparés ou divorcés abandonnés par leur conjoint ne sont plus seuls ; et s'ils vivent leur passion avec Jésus, s'ils restent fidèles à leur alliance conjugale, peut-être même retrouveront-ils un jour leur conjoint, cela arrive parfois !

Comme les blessures d'abandon viennent d'abord de la mère, tournons-nous aussi vers la Vierge Marie. Durant sa passion, Jésus a sûrement été réconforté par sa présence ; et, sur la croix, il l'a donnée pour mère d'abord à Jean et à celles qui étaient là auprès d'eux, et qui souffraient intensément avec eux, et, à travers eux, à chacun de nous.

Dans la prière on peut présenter au Seigneur ses blessures les plus profondes, et il répond parfois en envoyant sa Mère. Voici un témoignage : « Pendant une retraite, j'ai revécu ce que j'ai ressenti au moment de ma conception : je me trouvais dans une grotte froide, humide et inhospitalière. Alors j'ai senti Jésus et Marie descendre dans cette grotte, et la Vierge Marie m'a enveloppé de sa tendresse maternelle. Depuis elle est vraiment ma Mère et me console du manque d'affection de ma propre mère. » (Jacques)

Une femme témoigne aussi qu'au moment de la séparation, c'est Marie qui l'a soutenue comme une mère : « J'ai cru que Dieu lui-même m'abandonnait. Je ne pouvais plus prier. Mais quelque part au fond de moi je pensais que Marie, au pied de la croix, avait connu un moment de nuit totale. Malgré tout elle a tenu, elle a duré ! Je me suis unie à elle à ce moment-là ; je répétais inlassablement le chapelet en méditant ce mystère : Marie debout, allant jusqu'au bout de la confiance, au-delà des apparences humaines. J'avais le cœur broyé, je donnais nos cœurs à Marie pour qu'elle pose toutes nos blessures contre le Cœur blessé de Jésus. » (Anne-Marie, dans mon livre *Séparés, divorcés, une possible espérance* p.97, sur mon site www.paul-salaun-misericorde.com à l'onglet DIVORCÉS.)

Devenue notre Mère au pied de la croix, Marie ne cesse de puiser pour nous dans le cœur de Jésus des grâces de consolation, de guérison, de conversion, pour que nous trouvions la paix au cœur de nos épreuves, dans l'assurance qu'elle ne nous abandonnera jamais !

4 – L'accusation

A – Jésus est accusé par le Sanhédrin (cf. Mt 26,57-67)

Aussitôt après son arrestation, Jésus est conduit, enchaîné, devant le Grand Prêtre et le Sanhédrin. Ceux-ci représentent les juifs, la fiancée qu'ils ont la mission de préparer à la venue de l'Époux, à l'arrivée du Messie qui doit inaugurer l'Alliance éternelle. Or l'Époux est devant eux, et, non seulement ils ne l'accueillent pas, mais, le prenant pour un faux Messie, ils veulent l'éliminer :

57 Ceux qui avaient arrêté Jésus l'amènèrent devant Caïphe, le grand prêtre, chez qui s'étaient réunis les scribes et les anciens.

59 Les grands prêtres et tout le Conseil suprême cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mettre à mort. 60 Ils n'en trouvèrent pas ; pourtant beaucoup de faux témoins s'étaient présentés. Finalement il s'en présenta deux, 61 qui déclarèrent : « Celui-là a dit : "Je peux détruire le Sanctuaire de Dieu et, en trois jours, le rebâtir." » 62 Alors le grand prêtre se leva et lui dit : « Tu ne réponds rien ? Que dis-tu des témoignages qu'ils portent contre toi ? » 63 Mais Jésus gardait le silence.

Le grand prêtre lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si c'est toi qui es le Christ, le Fils de Dieu. » 64 Jésus lui répond : « C'est toi-même qui l'as dit ! En tout cas, je vous le déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir sur les nuées du ciel. »

65 Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé ! Pourquoi nous faut-il encore des témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ! 66 Quel est votre avis ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. »

Y a-t-il procès plus inique ? Le sort de Jésus est décidé d'avance : *Les grands prêtres et tout le Conseil suprême cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mettre à mort. (v.59)* Ce faisant, ils travaillent pour Satan, qui était menteur dès l'origine, et acharné à perdre l'homme. Jésus aurait pu leur redire : *« Vous, vous êtes du diable, c'est lui votre père, et vous cherchez à réaliser les convoitises de votre père. Depuis le commencement, il a été un meurtrier. Il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge »* (Jn 8,44). Ils sont aveuglés par Satan ; c'est pourquoi, lorsque Jésus affirme qu'il est le Messie (v.63-64), non seulement ils ne le croient pas, mais ils l'accusent de blasphème et le condamnent à mort (v. 65-66) !

C'est la pire accusation qui ait jamais été portée ! Jésus est le Fils de Dieu, le Messie, l'Époux. Il ne veut que du bien à son peuple-épouse : il vient le sauver et l'épouser pour la combler de ses dons ! Il pourrait reprendre la plainte de Dieu : *« Écoutez le procès du Seigneur ! Car le Seigneur est en procès avec son peuple, il plaide contre Israël : Mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je fatigué ? Réponds-moi. Est-ce parce que je t'ai fait monter du pays d'Égypte, que je t'ai racheté de la maison d'esclavage ? »* (Mi 6,2-4) Jésus, le Fils de Dieu, qui vient sauver Israël, mérite non la condamnation, mais un immense merci !

Ce sont le Grand Prêtre et le Sanhédrin, au contraire, qui méritent la condamnation ! Jésus ne relève pas cette tragique contradiction. Lui, l'Innocent, il accepte d'être accusé par des coupables ; lui, l'Époux, il accepte d'être condamné par sa fiancée qui s'est prostituée avec Satan ; lui, le Fils de Dieu, il accepte de subir la pire injustice pour en triompher par son pardon, pour rendre les hommes justes aux yeux de Dieu, et leur permettre d'entrer dans l'Alliance nouvelle et éternelle. Il manifeste ainsi de façon éclatante l'infinie miséricorde de Dieu. Le Père ne nous accuse jamais – l'accusateur c'est Satan (en hébreu « satan » signifie « accusateur » ; cf. Job 2) - ; au contraire il nous rejoint dans nos pires misères, dans nos plus affreux péchés, pour nous guérir et pour nous sauver.

Saint Paul a été bouleversé par cet amour extrême. Jeune pharisien zélé, il avait accusé les chrétiens d'être des renégats et les avait persécutés (cf. Ac 8,1-3) ; mais il a rencontré Jésus sur le chemin de Damas (cf. Ac 9,1-19), et fait l'expérience de sa miséricorde.

L'apôtre s'émerveillera de celle-ci et en rendra grâce : *« Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les impies que nous étions. Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être quelqu'un s'exposerait-il à mourir pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs »* (Rm 6,6-8).

C'est ainsi qu'il nous a obtenu le pardon de Dieu pour tous nos péchés, pour toutes nos injustices, et ce pardon, il l'offrira même aux membres du Sanhédrin qui l'ont condamné. Après la Pentecôte, Pierre leur dira : *« 17 D'ailleurs, frères, je sais bien que vous avez agi dans l'ignorance, vous et vos chefs. 18 Mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait d'avance annoncé par la bouche de tous les prophètes : que le Christ, son Messie, souffrirait. 19 Convertissez-vous donc et tournez-vous vers Dieu pour que vos péchés soient effacés. »* (Actes 3,17-19)

B – L'accusation dans nos vies

Durant la petite enfance

Avant mai 68, l'attitude paternelle était plutôt légaliste. La vie était dure et l'on ne faisait pas beaucoup de sentiment. La loi, dans toutes ses dimensions, était la loi, et il fallait la respecter, même si on n'en comprenait pas le fondement.

Du coup l'éducation était une sorte de dressage ; la faute entraînait une punition : privation de dessert, mise au coin (ou dans le débarras), fessée ou coups de martinet... Dans les cas extrêmes, le père pouvait avoir une attitude intransigeante, rigide, distribuant les punitions de façon draconienne sans tenir compte des circonstances atténuantes. Deux enfants s'étaient-ils disputés ? Une « bonne » claque à tous deux, et chacun dans sa chambre, sans discussion.

La correction était souvent accompagnée de mots acerbes : « Tu es un vaurien ! » « On ne fera jamais rien de toi ! » « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un enfant comme toi ? » Ces paroles dépréciatives étaient enregistrées comme autant de paroles de malédiction, dont le venin agit toujours des années, des décennies plus tard, entraînant un grave manque d'estime, une grave dépréciation de soi.

Parfois l'enfant était sommé de demander pardon. Il le faisait souvent hypocritement, par peur, mais sans vrai repentir. Parfois on n'attendait même pas qu'il le fasse, car la punition satisfaisait la justice paternelle et on n'allait pas plus loin. Mais ensuite on ne manquait pas de rappeler à l'enfant ses fautes ou manquements passés, parfois longtemps après

Le père qui se comportait ainsi avait sans doute reçu le même type d'éducation et, s'étant identifié à un modèle autoritaire – dont il pouvait même vanter les mérites -, il reproduisait ce qu'il avait connu. D'une certaine manière il n'en était pas totalement responsable.

Ce comportement était très nuisible quant à l'image du Père des cieux qui était ainsi transmise aux enfants. Avant le concile de Vatican II, la religion était vécue surtout comme une morale. La miséricorde du Père avait été pratiquement oubliée. Au catéchisme, on apprenait les commandements de Dieu et de l'Eglise, et on les respectait tant bien que mal par peur d'un Dieu juge qui pouvait, à leur mort, jeter les contrevenants et les rebelles en enfer.

Les chrétiens voyaient Dieu comme un juge sévère, prêt à les « coincer » et à les punir. En témoigne l'expression mille fois entendue : « C'est bien fait pour toi, le bon Dieu t'a puni ! » Il n'est pas étonnant que beaucoup de ceux qui avaient cette image de Dieu se soient par la suite détournés de ce père fouettard !

Il leur reste à découvrir le vrai visage du Père : Dieu juste, certes, mais surtout *Dieu riche en miséricorde* (Ep 2,4), qui remet toute sa dette, aussi énorme soit-elle, au pécheur qui revient à lui avec confiance et amour. Jésus l'a affirmé clairement, notamment dans ses paraboles. Certes, le pécheur mérite condamnation ; mais s'il se repent et demande pardon, et s'il désire changer de comportement, Dieu lui pardonne tous ses péchés, aussi graves soient-ils ! Jésus dit à la femme adultère, que les pharisiens accusaient et condamnaient : « Je ne te condamne pas ; va et ne pèche plus désormais » (Jn 8,11). Telle est sa miséricorde !

L'accusateur c'est Satan

Pour nous les termes « accuser » et « condamner » sont souvent synonymes. Or celui qui accuse pour condamner, c'est Satan, dont le nom hébreu signifie « l'accusateur ». C'est sa fonction dans le livre de Job (Jb 1,6-12). Et l'Apocalypse annonce la victoire sur lui de Jésus qui intercède pour nous auprès du Père: « *Voici le temps du salut, de la puissance et du règne de notre Dieu, et de l'autorité de son Christ ; car il a été précipité l'accusateur de nos frères, lui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu. Mais eux ils l'ont vaincu par le sang de l'agneau.* » (Ap 12,10-11)

Satan accuse en faisant appel à une justice implacable, sans amour : il veut conduire l'homme à la culpabilité, au découragement, au désespoir, et finalement à la mort. C'est ainsi que Judas, ayant réalisé son péché, écrasé par le sentiment de culpabilité, désespéré, s'est suicidé (Mt 27,3-5).

Pour échapper au sentiment de culpabilité, le pécheur adopte souvent cette stratégie : il rejette la responsabilité de sa faute sur autrui et accuse celui-ci. C'est ce que font Adam et Ève après que Dieu leur a dévoilé leur péché : « *L'homme répondit : « C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé ! » Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » Et la femme répondit : « C'est le serpent qui m'a séduite, et j'ai mangé ! »* (Gn 3,12-13) »

Adam accuse sa femme, non pas pour l'appeler à la conversion, mais pour se décharger sur elle de sa culpabilité, et pour lui faire porter la responsabilité du péché. C'est une accusation qui condamne, et qui fait ainsi le jeu de Satan.

Mais il accuse aussi Dieu : « *C'est la femme que tu as mise auprès de moi...* » Il reproche en quelque sorte à Dieu d'avoir mal fait sa création, et donc d'être responsable du malheur des hommes !

Adam cherche ainsi à se déculpabiliser, mais il ne fait qu'ajouter deux nouveaux péchés aux précédents : la médisance vis-à-vis d'Eve, et le blasphème vis-à-vis de Dieu !

Quant à la femme, elle aurait pu accuser Adam, parce que c'est à lui que Dieu avait donné le commandement de ne pas manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2,26-17), et qu'il aurait dû la mettre en garde au moment où elle cueillait le fruit défendu. Elle ne le fait pas : elle accuse le serpent, et tente d'atténuer sa propre responsabilité : « *Il m'a séduite !* »

Les époux accusateurs

Les réactions d'Adam et Ève après la faute sont l'exemple de ce qui se passe dans beaucoup de couples. D'ailleurs, lorsque l'un des époux a eu une mère ou un père accusateurs, il a tendance à reproduire ce qu'il a vécu enfant.

Cette attitude accusatrice est particulièrement pénible à supporter dans le couple. Quand on se marie, c'est pour s'aider mutuellement à grandir dans l'amour, chacun reconnaissant ses défauts, et aidant l'autre à reconnaître et surmonter les siens. Quand on se fait rabaisser, humilier par un conjoint accusateur, on n'est plus du tout dans cette communauté d'amour que doit être le mariage.

Si les époux s'aiment sincèrement et désirent surmonter leurs difficultés, cela leur est possible. François, dans *Amoris laetitia* l'affirme : « Certaines familles succombent lorsque les conjoints s'accusent mutuellement, mais « l'expérience montre qu'avec une aide appropriée et par l'action réconciliatrice de la grâce, bon nombre de crises conjugales sont surmontées d'une manière satisfaisante. Savoir pardonner et se sentir pardonné constitue une expérience fondamentale dans la vie familiale ». (AL 236)

Cette attitude accusatrice d'un conjoint est poussée à l'extrême chez les pervers narcissiques qui se croient parfaits et détruisent leur conjoint psychologiquement. Dans ce cas, le conjoint accusé a le droit de demander une séparation, car sa vie psychique est mise en péril ; et il pourra même, par la suite, demander une reconnaissance de nullité de son mariage.

Au moment de la séparation, l'une des épreuves les plus terribles pour les divorcés est l'**accusation** portée par leur propre conjoint. En effet, pour justifier son départ, celui-ci, refusant de se remettre en cause lui-même, énumère tous les griefs qu'il a accumulés contre son conjoint, et il le fait sans amour, pour condamner, et parfois même, dans le cas des pervers, sciemment pour faire mal.

Il arrive que ces accusations soient injustifiées, car elles reflètent une perception subjective des choses - et certains sont prompts à mal interpréter les paroles ou les actes de leur conjoint. En outre certaines réactions sont exagérées, car elles sont provoquées en fait par des blessures très profondes venant des injustices subies durant l'enfance ; celui qui accuse son conjoint en réalité règle parfois ses comptes avec le parent qui l'a tant fait souffrir jadis !

Quoi qu'il en soit, l'accusation fait le jeu de Satan, « l'accusateur » ; celui-ci cherche à décourager le conjoint accusé. Chez lui aussi il réveille toutes les blessures résultant des accusations injustes dont il a été victime durant sa vie, et particulièrement pendant sa petite enfance. Satan en a ainsi poussé plus d'un au désespoir et à toutes les formes d'évasion que sont l'abus d'alcool, le recours à la drogue, la dépression et même le suicide.

Ou bien Satan pousse le conjoint accusé à se défendre, éventuellement à nier ses torts et à se faire lui-même l'accusateur de son conjoint. Il le seconde alors habilement, lui montrant avec acuité tous les défauts et tous les torts de l'autre, et il le fait tomber dans le victimisme ou le pharisaïsme, et fait que la relation entre les époux séparés devient un pugilat dans lequel ils se bombardent à coup de phrases assassines.

Lorsque nous sommes accusés, à tort ou à raison, il nous faut nous jeter aux pieds de Jésus, comme la femme adultère que les pharisiens accusateurs avaient traînée devant lui. Lui qui a été accusé injustement par le Sanhédrin, est de notre côté ! Et en même temps il est miséricorde. Si nous avons conscience d'avoir péché, demandons le pardon du Père, et ne craignons rien : le Seigneur pose sur nous un regard d'infinie miséricorde qui apaise ; il nous pardonne tous nos péchés, même les pires. C'est l'expérience de la miséricorde du Père communiquée par Jésus qui nous libère radicalement de l'accusation et de la culpabilité. Certes nous sommes blessés et nous avons péché. Mais le Seigneur, avec la tendresse d'un Époux pour son épouse, nous relève, et nous offre la guérison, le pardon, et un avenir plein d'espérance.

Il pose sur notre conjoint le même regard d'amour, et l'appelle, lui aussi, à la conversion pour lui faire miséricorde. C'est pourquoi il nous demande de ne pas nous comporter comme les pharisiens accusateurs, mais, au contraire, d'entrer avec sa grâce dans une attitude de pardon en vue de la réconciliation. Soyons non pas accusateurs comme Satan, mais miséricordieux comme Jésus !

5 – L'humiliation

A – Jésus est humilié par les gardes (Mt 26,67-68)

Lorsque le Sanhédrin a rendu son jugement, Jésus est remis aux gardes, qui commencent à le maltraiter et à l'humilier de toutes les manières :

67 Alors ils lui crachèrent au visage et le giflèrent ; d'autres le rouèrent de coups
68 *en disant : « Fais-nous le prophète, ô Christ ! Qui t'a frappé ? »*

À vrai dire, les humiliations ont commencé dès l'arrestation de Jésus. Judas l'avait livré pour 30 pièces d'argent (v.15) : c'était le prix d'un esclave ! Désormais Jésus va être traité comme un esclave, c'est-à-dire un sous-homme, et il subira le supplice des esclaves : la crucifixion.

En outre, au moment de son arrestation, Jésus fait remarquer aux gardes qu'ils le saisissent comme un « bandit » (v.55) ; désormais il sera traité comme tel, et le sort des bandits était le même que celui des esclaves : Jésus sera crucifié entre deux bandits (cf. Mt 27,38). Quelle humiliation pour le Fils de Dieu fait homme !

À la différence des animaux, les hommes ont la capacité de vilipender leur semblable, de le considérer comme un animal, voire comme une chose. Pour les gardes, Jésus n'est plus un homme comme eux, égal en dignité ; c'est un blasphémateur, un criminel, un condamné à mort ! Ils peuvent donc le traiter comme un objet et défouler sur lui leur agressivité. Ils l'humilient physiquement en le giflant, moralement en lui crachant au visage, et spirituellement en le narguant : ils lui ont mis un voile sur le visage et lancent ironiquement : *« Fais-nous le prophète, ô Christ ! Qui t'a frappé ? »*

Cela va continuer durant la passion, jusqu'à l'horrible flagellation, suivie de la mascarade où Jésus sera traité comme un roi caricaturé, humilié (cf. Mt 27,26-31) ; et jusqu'à l'abominable crucifixion où Jésus ne sera plus qu'une plaie vivante, exposé nu sur la croix, soumis aux insultes de la foule et aux railleries des grands prêtres (cf. Mt 27,32-44).

Jésus va jusqu'au bout de l'amour, pour nous sauver du péché et pour nous permettre d'entrer dans l'Alliance nouvelle et éternelle. Or l'amour est humble – *il ne s'enfle pas d'orgueil – et il endure tout* (1 Co 13,4,7). Oui, c'est à juste titre que saint Paul chante l'extraordinaire humilité de Jésus :

Le Christ Jésus, 06 ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. 07 Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, 08 il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

09 C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom. (Phi 2)

Oui, Jésus, qui s'est humilié plus qu'aucun homme ne l'a jamais fait et ne le fera jamais, a été glorifié par le Père de façon merveilleuse. Désormais il offre à tous ceux et celles qui sont humiliés de les relever en leur donnant part à sa victoire.

B – Les humiliations dans notre vie

Durant l'enfance et l'adolescence.

Pour saint Jean-Paul II, l'éducation des enfants est un véritable ministère (cf. FC 38). Pour l'exercer, les parents détiennent l'autorité sur leurs enfants. Bien vécue, cette autorité est au service de la croissance et de l'épanouissement des enfants. (Le mot « autorité » vient du latin « augeo », croître). Pour qu'il en soit ainsi, les parents doivent être équilibrés, aimants, et être des modèles de force sécurisante.

Malheureusement beaucoup de parents, faute d'avoir eu de tels parents eux-mêmes, ne savent pas exercer leur autorité de façon équilibrée, soit par excès, soit par défaut. Certains, aussi bien la mère que le père, confondent autorité et autoritarisme, et ont de ce fait, des paroles, des gestes, des décisions qui humilient leurs enfants. Quand ils ont énoncé une décision, même si elle n'est pas juste, ils ne donnent pas d'explication, ne demandent pas leur avis aux enfants, et ceux-ci doivent l'exécuter sans discussion. Sinon l'insulte, parfois vulgaire, ou les noms d'oiseau se font entendre.

Durant sa croissance, l'enfant passe par des périodes où il veut s'affirmer. Par exemple à deux ans, c'est l'âge du non ; vers trois ou quatre ans, la fille durant la période précœdipienne, s'oppose à sa mère ; entre quatre et six ans, durant la période œdipienne, le garçon, entre en conflit avec son père. Les manifestations d'affirmation de l'enfant peuvent être réprimées brutalement par les parents autoritaires ; ceux-ci peuvent remettre leurs enfants en place sans ménagement, et ainsi les humilient.

Comme dans le mythe d'Œdipe, certains pères sont jaloux de leur garçon – et certaines mères de leur fille -, si bien que, pour s'affirmer ils les rabaissent. Cela vient sans doute de leurs propres blessures, qui font qu'ils sont affectivement immatures, mais se trouve aggravé par leur orgueil, à cause duquel ils ne veulent pas perdre la face devant leur enfant.

Certaines mères autoritaires humilient leur enfant en lui dictant tout ce qu'il doit faire, et en l'infantilisant même lorsqu'il grandit. Ou bien en présence d'autres personnes, au lieu de mettre en valeur ses qualités, elles parlent plutôt de ses bêtises, de ses mauvais résultats à l'école, de ses traits de caractère négatifs, etc., ce qui est très humiliant pour l'enfant.

À l'école des enfants ainsi traités seront soumis, sans personnalité, et pourront devenir les souffre-douleurs de leurs camarades, subissant toutes sortes d'humiliations.

À l'adolescence, où le phénomène de groupe est tellement prégnant, certains enfants sont humiliés par les autres parce qu'ils sont mal vêtus, parce qu'ils ont des goûts différents, parce qu'ils ont un défaut physique, parce qu'ils sont plus ou moins handicapés... Encore heureux s'ils ne sont pas humiliés par un professeur, ce qui était fréquent autrefois.

On peut être humilié encore dans la rue, au travail ou dans n'importe quel groupe. C'est ce qui se passe par exemple dans le cas des paroles ou gestes sexistes, que l'on dénonce davantage de nos jours. Et que dire du racisme et de l'homophobie !

N'oublions pas non plus toutes les humiliations que subissent nos frères et sœurs chrétiens dans les pays communistes, musulmans ou en Inde. À cause de leur foi ils sont traités comme des êtres inférieurs, écartés de certains emplois, mis au ban de la société, et le moindre prétexte entraîne contre eux des persécutions.

Les humiliations dans le couple

Lorsqu'ils se mettent en couple, ceux qui ont subi toutes sortes d'humiliations en arrivent souvent à reproduire ce qu'ils ont vécu, soit en humiliant leur « petit(e) ami(e) », soit en devenant victimes de ses comportements humiliants.

Souvent cela vient des différences de caractère, de sensibilité. Tous n'ont pas les mêmes langages d'amour, comme l'a montré Gary Chapman. Ainsi les hommes aiment montrer leur amour en rendant service ; mais peut-être leurs femmes attendent-elles surtout de passer un bon moment avec eux. Si elles ne reconnaissent pas ce qu'ils ont fait, ils peuvent en être déçus et humiliés. Inversement des femmes aiment faire des cadeaux (et en recevoir !). Si leurs maris n'ont pas besoin de ce qui leur a été offert et attendent plutôt de l'écoute et des paroles valorisantes, et qu'ils ne montrent pas de satisfaction et de reconnaissance, leur femme sera déçue et humiliée !

Il faut reconnaître que, pendant des siècles, les femmes ont été victimes d'attitudes qui les infériorisaient et les humiliaient, dans la société, mais aussi dans le couple.

Dans *Familiaris consortio*, saint Jean-Paul II, après avoir évoqué les offenses à la dignité de la femme au n°24, dénonçait « le *machisme*, c'est-à-dire la supériorité abusive des prérogatives masculines qui humilient la femme et empêchent le développement de saines relations familiales. » (FC 25) Ce machisme n'a pas totalement disparu de nos jours, hélas !

Certains hommes considèrent égoïstement leur femme comme un objet sexuel pour leur plaisir, et leur demandent parfois des choses qui répugnent à leur pudeur et qui sont humiliantes pour elles.

Parfois l'un des conjoints considère qu'il fait tout mieux que l'autre, ne reconnaît pas ce que celui-ci fait de bien, le critique et l'écarte avec des paroles humiliantes.

Notamment quand il s'agit de l'éducation des enfants. Dans ce domaine, certains, parce que leurs propres parents n'ont pas été de bons éducateurs, découvrent leurs limites et leurs imperfections. C'est une humiliation pour eux, et celle-ci s'accroît si leur conjoint, au lieu de les encourager, remue le fer dans la plaie et les humilie davantage.

Il arrive aussi que, toujours à cause de blessures profondes, certains aient des problèmes sur le plan sexuel. C'est une profonde humiliation, surtout peut-être pour les hommes. Et ici encore l'attitude du conjoint peut être encourageante ou humiliante.

Les humiliations dans la séparation

Quand survient la séparation, elle entraîne tout un cortège de souffrances. Elles sont bien lourdes alors, pour les pauvres êtres blessés et pécheurs que nous sommes, toutes les humiliations que nous fait subir notre conjoint lors de la séparation.

Certains sont agressés physiquement, et gardent parfois les séquelles des coups reçus, comme cette femme qui a perdu l'audition d'une oreille, suite à une gifle violente.

Tous sont agressés moralement, comme nous le voyons depuis le début : trahison, abandon, accusation, jugements, reniement, injustices...

Certains sont agressés même spirituellement, en raison de leur foi. Par leur conjoint, qui les accuse parfois de ne pas vivre ce qu'ils professent.

Notons que les divorcés subissent aussi parfois des humiliations dans l'Église, où certains les considèrent comme des marginaux. C'était vrai davantage à l'époque où le légalisme dominait : alors il ne faisait pas bon ne pas être en règle avec la loi, et les divorcés étaient couverts d'opprobre, même s'ils avaient été injustement abandonnés.

Toutes ces humiliations sont particulièrement nombreuses au début de la séparation. Mais elles peuvent durer tant que les époux séparés ont l'occasion de rester en relation, par exemple pour les enfants.

Un ami m'a raconté que, chaque fois qu'il y avait un problème avec un enfant, son ex-épouse l'en rendait responsable, l'accusant de ne pas avoir rempli son rôle de père, alors que c'est elle qui l'avait mis dehors !

Toutes ces humiliations, répétées, peuvent être terriblement destructrices : elles atteignent l'estime de soi, provoquent découragement ou dépression, et, dans les cas extrêmes, peuvent conduire au suicide. C'est pourquoi il faut absolument leur trouver une parade.

Ce peut être en parlant de nos soucis à quelqu'un en qui nous avons confiance : cette personne nous permettra de « vider notre sac », nous aidera à faire la part des choses, et, par son empathie bienveillante, à retrouver confiance en nous.

Dans les cas plus graves, une aide psychologique, voire psychiatrique, sera bienvenue.

Dans tous les cas, une aide spirituelle sera la plus bienfaisante. Jésus, qui a connu une telle humiliation de la part des pécheurs, vient en aide à tous ceux qui lui remettent leurs humiliations, pour les consoler par son amour, leur redonner toute leur dignité de frère ou de soeur, et leur communiquer, par l'Esprit Saint, la force de surmonter l'épreuve. C'est pourquoi saint Pierre nous exhorte (1 P 5) :

« 06 Abaissez-vous donc sous la main puissante de Dieu, pour qu'il vous élève en temps voulu. 07 Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, puisqu'il prend soin de vous. »

6 – Le reniement

A - Jésus est renié par Pierre (Mt 26,69-75)

Au moment de l'arrestation de Jésus (cf. point 3), Pierre sortit son coutelas pour le défendre ; mais le Seigneur lui dit de remettre son arme au fourreau. Alors tous les disciples s'enfuirent.

Quant à Pierre, il le suivait à distance, jusqu'au palais du grand prêtre ; il entra dans la cour et s'assit avec les serviteurs pour voir comment cela finirait. (Mt 26,58)

Pierre n'oubliait pas sa responsabilité de chef des apôtres, mais il ne savait vraiment plus comment remplir sa mission. Lorsqu'il entendit la condamnation de Jésus à mort, et qu'il vit les gardes le maltraiter sans qu'il réagisse, c'en fut trop : il ne comprenait plus rien.

69 Pierre était assis dehors dans la cour. Une jeune servante s'approcha de lui et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus, le Galiléen ! »

70 Mais il le nia devant tout le monde et dit : « Je ne sais pas de quoi tu parles. »

71 Une autre servante le vit sortir en direction du portail et elle dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus, le Nazaréen. »

72 De nouveau, Pierre le nia en faisant ce serment : « Je ne connais pas cet homme ! »

73 Peu après, ceux qui se tenaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : « Sûrement, toi aussi, tu es l'un d'entre eux ! D'ailleurs, ta façon de parler te trahit. »

74 Alors, il se mit à protester violemment et à jurer : « Je ne connais pas cet homme. » Et aussitôt un coq chanta.

75 Alors Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et, dehors, pleura amèrement.

Pierre est complètement décontenancé ! Alors qu'il était prêt à se battre pour défendre Jésus, maintenant il le renie trois fois, allant jusqu'à affirmer : « *Je ne connais pas cet homme.* » Nous serions tentés de lui dire : quel culot ! Pourtant il y a quelque chose de vrai dans cette affirmation de Pierre. Le Jésus qu'il connaît, c'est celui qui chassait les démons, qui guérissait les malades, qui remettait en place les pharisiens, qui apaisa une tempête et lui permit de marcher sur la mer (cf. Mt 14,22-33), qui multiplia le pain pour la foule (cf. Mt 15,32-39), qui fut transfiguré devant lui (cf. Mt 17,1-9), et qui entra triomphalement à Jérusalem (cf. Mt 21,1-11). Par contre, Pierre ne connaît pas ce Jésus, défiguré à Gethsémani, qui s'est laissé arrêter sans aucune résistance, qui, sans se défendre, a été condamné à mort par le Sanhédrin, et qui est maintenant le jouet de tous les mauvais traitements des gardes. Non, Pierre ne connaît pas cet homme. Il se heurte au scandale de la croix, et se désolidarise de ce Jésus, aggravant ainsi sa faute, et blessant douloureusement le cœur de son Seigneur.

Et aussitôt un coq chanta. Alors Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. »

Pierre réalise alors l'horreur de sa faute, mais Jésus pose sur lui un regard miséricordieux (Lc 22,61), priant à nouveau pour que sa foi ne défaille pas (cf. Lc 22,32). Alors Pierre *sortit et, dehors, pleura amèrement.* Cette humiliation lui a appris l'humilité (cf. 1 P 5,5-6) : il reconnaît son péché et, à l'opposé de Judas, il garde confiance et espère le pardon de Jésus. Ce pardon, Jésus le lui donnera après sa résurrection, et en même temps il le guérira en lui posant trois fois la question : « *Simon Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* » Alors, Pierre ayant répondu positivement, Jésus le confirmera dans sa mission de Pasteur de l'Église (cf. Jn 21,15-19). La miséricorde de Jésus va jusque-là !

B – Le reniement dans le couple

Durant les fiançailles, et le jour du mariage, on est tout heureux : on pense avoir trouvé l'homme ou la femme de sa vie ! Une des choses qui me frappent quand j'entends les dépositions à l'Officialité, c'est que presque tous les couples témoignent qu'au moment des fréquentations et du mariage, tout allait bien ! En fait, les fiancés, qui parfois ne se connaissaient pas très bien, étaient aveuglés par le sentiment amoureux.

Or celui-ci masque bien des problèmes, et il ne faut pas le confondre avec l'amour. Un théologien moraliste dit : « Un aspect important et très utile qui apparaît lors du sentiment amoureux concerne le fait que nos anciennes attentes insatisfaites entrent par la même porte que l'amour. Un homme tombe amoureux d'une femme, et un besoin inassouvi de proximité avec sa mère resurgit alors en lui. Une femme tombe amoureuse d'un homme, mais un manque par rapport à la figure du père entre par la même porte. Si quelqu'un est ignorant par rapport à ces situations, il risque de ne pas réussir à aller plus loin que ce sentiment. (...) 20% de ce sentiment amoureux concernent effectivement l'autre, tandis que 80% concernent le père ou la mère. » (Christophe GRZYWOCZ, *Dépasser nos émotions désagréables*, EdB 2011 p.55)

Au bout de quelques mois de vie commune, le sentiment amoureux s'estompe, et les époux découvrent qu'ils sont faibles, blessés et pécheurs. Les différences de sensibilité entre homme et femme, les problèmes de caractère (autoritarisme, irrésolution, désordre, perfectionnisme, susceptibilité, légalisme, etc.) et les péchés (orgueil, égoïsme, colère, paresse, luxure, avarice, jalousie, etc.) perturbent la relation, au point que celle-ci se dégrade.

Lorsque le ressenti négatif l'emporte sur les satisfactions reçues, l'image de l'autre finit par devenir tellement négative que la séparation est envisagée, et enfin réalisée. C'est alors que, comme Pierre, certaines femmes peuvent dire : « Je ne connais pas cet homme ! » Celui que j'avais épousé était gentil, attentionné... Et celui-ci n'a plus que des défauts : je le **renie** !

Un juge m'a raconté un jour qu'il avait eu devant lui un couple demandant le divorce. Comme l'épouse n'arrêtait pas d'accabler son mari en lui trouvant tous les défauts, il a fini par lui dire : « Madame, lorsque vous avez épousé cet homme, il avait bien quelques qualités ! »

Cela arrive aussi à l'Officialité. Un avocat ecclésiastique m'a dit qu'il avait été témoin de la même chose : une épouse accusait son mari et le rendait seul responsable de l'échec du couple. Comme il connaissait le mari, l'avocat le voyait d'un tout autre œil !

Pour les séparés, c'est très douloureux et destructeur de se sentir ainsi vilipendé, renié, rejeté. Surtout si cette situation ravive des blessures plus anciennes de **rejet** de la part de l'un ou l'autre des parents (ou des deux). Cela a pu arriver parce que l'enfant n'avait pas été désiré, ou parce qu'il n'était pas du sexe attendu, ou parce qu'il avait un défaut physique, etc. Adulte, ayant rencontré quelqu'un de bienveillant, il a cru trouver dans le mariage un remède à sa blessure. Si la situation évolue comme nous l'avons vu plus haut, et aboutit à la séparation, on comprend que ce nouveau rejet soit insoutenable !

Que les séparés ou divorcés qui se sentent rejetés se tournent vers Jésus dans le mystère de sa passion. Rejeté par le peuple et par les responsables religieux, renié par Pierre, il n'a pas douté de l'amour inconditionnel de son Père pour lui ; et, après sa résurrection, il a accueilli avec miséricorde tous ceux qui ont reconnu leur erreur, leur péché ; il les leur a pardonnés, et leur a permis d'entrer dans l'Alliance nouvelle et éternelle ! Comme dit le psaume 51 (50) au v. 19 : « *Tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé !* »

7 – L'injustice

A - Jésus est condamné par Pilate (Mt 27,11-26)

01 Le matin venu, tous les grands prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus pour le faire mettre à mort. (...)

11 On fit comparaître Jésus devant Pilate, le gouverneur, qui l'interrogea : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus déclara : « C'est toi-même qui le dis. » 12 Mais, tandis que les grands prêtres et les anciens l'accusaient, il ne répondit rien.

Pilate est un gouverneur romain respectueux du droit ; c'est pourquoi il interroge Jésus pour savoir s'il y a contre lui un motif d'accusation valable en regard de ce droit romain. Il comprend très vite que la royauté dont parle Jésus est spirituelle, que les Juifs le poursuivent par jalousie, et qu'il n'y a là rien qui mérite une condamnation en regard du droit romain. Dans l'évangile de Jean, Pilate dit explicitement : « Pour ma part je ne trouve contre lui aucun chef d'accusation. » (Jn 18,38)

Il se trouve conforté en cela par sa femme : *Tandis qu'il siégeait au tribunal, sa femme lui fit dire : « Ne te mêle pas de l'affaire de ce juste, car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui. »* (Mt 26,19)

Dès lors il cherche à relâcher Jésus, ne serait-ce que pour embêter les Juifs.

15 Or, à chaque fête, celui-ci avait coutume de relâcher un prisonnier, celui que la foule demandait. 16 Il y avait alors un prisonnier bien connu, nommé Barabbas.

17 Les foules s'étant donc rassemblées, Pilate leur dit : « Qui voulez-vous que je vous relâche : Barabbas ? ou Jésus, appelé le Christ ? » 18 Il savait en effet que c'était par jalousie qu'on avait livré Jésus.

20 Les grands prêtres et les anciens poussèrent les foules à réclamer Barabbas et à faire périr Jésus. 21 Le gouverneur reprit : « Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? » Ils répondirent : « Barabbas ! » 22 Pilate leur dit : « Que ferai-je donc de Jésus appelé le Christ ? » Ils répondirent tous : « Qu'il soit crucifié ! » 23 Pilate demanda : « Quel mal a-t-il donc fait ? » Ils criaient encore plus fort : « Qu'il soit crucifié ! »

La tentative de Pilate pour libérer Jésus a échoué. Pilate sait que Jésus est innocent. Va-t-il assumer son autorité et le libérer malgré l'opposition haineuse des Juifs ? Pas du tout !

24 Pilate, voyant que ses efforts ne servaient à rien, sinon à augmenter le tumulte, prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, en disant : « Je suis innocent du sang de cet homme : cela vous regarde ! » 25 Tout le peuple répondit : « Son sang, qu'il soit sur nous et sur nos enfants ! » 26 Alors, il leur relâcha Barabbas ; quant à Jésus, il le fit flageller, et il le livra pour qu'il soit crucifié.

Pilate agit en juge chargé de faire respecter le droit, mais il est aussi le responsable politique chargé de maintenir l'ordre dans cette contrée tumultueuse. En voyant qu'il y a un risque d'émeute, il préfère donc condamner à mort un innocent pour satisfaire la haine des Juifs. Il se rend ainsi complice de la pire injustice qui ait jamais été commise sur terre !

Quant à Jésus, il a accepté dès le début de subir toute cette injustice par amour pour nous ; il se charge de toutes les injustices commises dans le monde à toutes les époques, pour être en mesure de justifier ceux qui les subissent. Il s'en remet à Dieu : « *Il n'a pas commis de péché, insulté, il ne rendait pas l'insulte, dans la souffrance, il ne menaçait pas, mais il s'abandonnait à Celui qui juge avec justice.* » (1 P 2,22-23)

Effectivement, son Père lui a rendu justice : il l'a ressuscité et glorifié, faisant de lui le Roi et Juge de tout l'univers.

B – Nous subissons des injustices

Durant l'enfance

Dans son exhortation apostolique sur la famille, saint Jean-Paul II rappelle que la capacité de donner la vie est un cadeau merveilleux que Dieu a fait aux hommes, les invitant ainsi à participer à son amour créateur (cf. *Familiaris consortio* n°28). Le premier droit de l'enfant est donc d'être désiré et conçu par amour dans un foyer aimant.

À l'inverse, la première injustice qu'il subit est d'être conçu dans une relation où il n'est pas désiré, dans une union passagère, ou pire dans un viol. Les psychologues ont montré que dès cet instant l'enfant peut en être marqué, voire traumatisé.

Si ses géniteurs ne veulent pas le garder, ils recourent à l'avortement. Pour l'Église, celui-ci est « un crime abominable » (Vatican II, *Gaudium et spes* 51). Le catéchisme affirme : « La vie humaine doit être respectée et protégée de manière absolue depuis le moment de la conception. Dès le premier moment de son existence, l'être humain doit se voir reconnaître les droits de la personne, parmi lesquels le droit inviolable de tout être innocent à la vie (cf. CDF, instr. " Donum vitæ " 1, 1). » (CEC 2270) Tous les jours 153 000 enfants subissent ainsi l'injustice d'être mis à mort alors qu'ils sont innocents !

Certains survivent à l'avortement, mais en porteront peut-être des séquelles toute leur vie, comme en témoigne Gianna Jessen (on trouve son témoignage sur internet) !

Ce problème montre l'opposition qui existe entre la loi naturelle, voulue par Dieu (ici : « Tu ne tueras pas ! ») et la loi des sociétés athées, communistes, libertaires, etc., pour qui l'avortement est un « droit », tout comme la contraception, le divorce, etc. (Cf. FC n°31)

À leur naissance, la première chose que les enfants attendent de leurs parents, c'est leur amour. Et la seconde, c'est que leur amour soit donné équitablement à tous leurs enfants.

Divers facteurs font que ce n'est pas toujours le cas.

Tout d'abord, les parents sont imparfaits, et peuvent avoir des préférences. Ils peuvent préférer un garçon à une fille, ou l'inverse. Ils peuvent préférer un enfant calme à un enfant turbulent, un enfant obéissant à un enfant indiscipliné, etc. Le favoritisme est vécu comme une injustice par les autres enfants, et suscite la jalousie ; dans le livre de la Genèse, l'histoire de Joseph et de ses frères en est une illustration (cf. Gn 37).

Et puis, si les parents peuvent être totalement disponibles à un enfant unique, dès qu'un deuxième arrive cela change, si bien que l'aîné peut en éprouver de la jalousie. Lorsqu'un troisième enfant arrive, surtout si les naissances sont rapprochées, le deuxième, qui a pu déjà se sentir privé en partie de l'affection de ses parents, doit maintenant la partager en plus avec le nouveau-né. Il peut en être frustré, mal le vivre et trouver cela injuste.

Quelquefois, à la naissance du deuxième, les parents n'ont plus assez de place dans leur logement ; ils confient alors l'aîné aux grands-parents. Ceux-ci peuvent être très affectueux, mais l'enfant, lui, risque de vivre cela comme un abandon, voire un rejet, et en éprouver un profond sentiment d'injustice.

Lorsque, dans une famille, naît un enfant handicapé, les parents ne peuvent pas le traiter de la même manière que les autres enfants et doivent lui consacrer plus de temps. Ceux-ci ne le comprennent pas toujours, et peuvent aussi mal le vivre.

Dans une fratrie, l'enfant qui se sent injustement mis à l'écart, à tort ou à raison, et quelle qu'en soit la cause, risque d'être aigri et désagréable. Il provoquera sans doute alors des réactions négatives chez ses parents et aussi dans la fratrie. Cela ne fera qu'accroître encore son sentiment d'injustice. Il est probable qu'il développera alors un caractère revendicatif, voire révolté, contre l'injustice, ou au contraire un sentiment de ne pas être aimé et une tristesse pouvant aller jusqu'à la mélancolie.

J'ai rappelé toutes ces situations qui provoquent un sentiment d'injustice, car beaucoup les ont vécues, et cela les a marqués profondément.

Mais il y a pire. Nous avons évoqué déjà toutes ces injustices : Tous les enfants qui naissent dans des conditions difficiles (misère, exil, guerre) ; qui naissent handicapés ; qui perdent leur maman à la naissance ; qui sont abandonnés et privés de l'affection légitime de leurs parents... Ils en resteront marqués toute leur vie. Tous les enfants qui, parfois très jeunes, sont victimes de violence, d'inceste, de pédophilie ; tous ceux qui, souvent à cause de la misère, sont livrés à la prostitution... Il faudrait un livre pour évoquer toutes ces injustices ! Mais Jésus les connaît, et dans sa passion, lui l'Innocent qui a connu les pires injustices, les a déjà assumées ; il veut maintenant consoler ses « frères » victimes d'injustice, et leur donner sa paix, s'ils veulent bien lui remettre tout leur fardeau !

L'injustice du divorce

Les séparés et divorcés peuvent avoir, eux aussi, le sentiment de subir une terrible injustice, surtout au moment du divorce.

Certes, ils ne sont pas totalement innocents comme Jésus : nous sommes tous pauvres blessés et pécheurs. Mais certains peuvent être lésés de façon plus grave que d'autres.

C'est vrai surtout moralement, car le divorce scelle la mort humaine du couple, alors que l'un des conjoints, souvent, ne le désirait pas. Le mariage est un contrat, un engagement à vie. Celui qui divorce reprend une parole donnée et rompt un lien juridique : cela constitue « une offense grave à la loi naturelle » (CEC 2384), une profonde injustice !

D'autant plus que le divorce a de lourdes conséquences ! Matériellement, si le conjoint abandonné ne travaillait pas, il connaît des difficultés financières, pour lui, et pour élever leurs enfants s'ils ne sont pas autonomes ; car nous savons bien que les compensations sont souvent insuffisantes, et que certains conjoints divorcés ne versent pas ce qu'ils doivent. Si l'on a recours à la justice pour contraindre son conjoint à verser ce qu'il doit, cela entraîne des soucis et des frais supplémentaires, parfois pendant des années. Cela oblige aussi la personne abandonnée à reprendre ou à chercher du travail, ce qui n'est pas toujours facile ; et le nombre moindre d'années de cotisation pour la retraite aura des conséquences pour la pension.

Alors que l'on s'était marié avec le désir d'être heureux, le divorce entraîne aussi des blessures psychologiques parfois profondes, dont on a du mal à se remettre, et qui, chez certains, laisseront des séquelles durables : manque de confiance en soi, en la vie, en l'homme ou en la femme, dépression, repli sur soi, etc.

En outre le divorce « entraîne des préjudices graves pour les enfants, traumatisés par la séparation des parents, et souvent tiraillés entre eux » (CEC 2385). Pour eux c'est une véritable injustice d'être privés de l'affection et des soins du parent absent ; et, par rapport à leurs camarades, ils peuvent vivre douloureusement des moments comme la fête des pères (ou des mères), et la fête de Noël.

Quand ils sont victimes d'une telle injustice, les catholiques séparés ou divorcés peuvent se tourner vers Jésus : qu'ils lui remettent leur fardeau, à lui qui a subi la pire injustice de la part de sa « fiancée » au moment où il allait inaugurer l'Alliance nouvelle et éternelle. Il les comprend, et, par la grâce du Saint-Esprit, il leur donnera la force de traverser cette cruelle épreuve : le don de force nous a été donné au baptême et peut être ravivé !

Mais qu'il se tournent aussi vers la justice humaine pour faire valoir leurs droits. Si certains, par amour, choisissent de ne pas le faire, c'est leur droit ; mais est-ce raisonnable ? Un juge chrétien me disait un jour que les chrétiens confrontés au divorce subissent une double injustice : d'abord parce qu'ils doivent accepter une situation dont ils ne veulent pas, et ensuite parce qu'ils croient devoir ne pas se défendre ! (Cf. Paul SALAÜN, *Séparés, divorcés, le chemin du pardon* p.184 à 190, sur le site www.paul-salaun-misericorde.com.)

Et si l'on n'obtient pas satisfaction en recourant à la justice humaine, que l'on s'en remette, comme Jésus (cf. 1 P 2,23), à la justice de Dieu : celle-ci, au moment du jugement, sera implacable pour ceux qui n'ont pas fait miséricorde (cf. Mt 18,35 ; Jc 2,13 ; Rm 12,19).

8– La flagellation

A – Jésus est flagellé (cf. Mt 27,26)

Trahi par Judas, abandonné par ses apôtres, injustement accusé par le Grand Prêtre, humilié par les gardes et soldats, renié par Pierre, condamné à mort par Pilate, Jésus a dû subir encore d'atroces souffrances, dont une horrible flagellation. En disant oui à Gethsémani, il les avait d'avance acceptées pour nous sauver. « *Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche : comme un agneau conduit à l'abattoir, comme une brebis muette devant les tondeurs, il n'ouvre pas la bouche.* » (Is 53,7) La rage de ses persécuteurs était exacerbée par sa paix et par sa douceur.

Soulignons encore que Jésus, lorsqu'il est flagellé, subit un châtement qui est dû à l'épouse infidèle. Après avoir dénoncé au nom du Seigneur les prostitutions de celle-ci, Ezéchiel énonçait au nom de Dieu le verdict : « *Je t'inflige le châtement des femmes adultères et des femmes sanguinaires : je répands ton sang avec fureur et jalousie. Je te livre entre leurs mains ; tes amants t'arracheront tes vêtements et te prendront tes bijoux ; ils te laisseront complètement nue. Puis ils dresseront l'assemblée contre toi, ils te lapideront et de leurs épées te démembreront* » (Ez 16,38-40).

À présent c'est Jésus, l'Époux innocent, qui est dépouillé de ses vêtements et cruellement fouetté, avant d'être transpercé par les clous et par la lance. Sans rien dire, il supporte ces souffrances, priant sans doute intérieurement : « *Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Lc 23,34). Or, affirme saint Pierre, c'est son exemple que nous devons imiter : « *Si vous supportez des coups pour avoir commis une faute, quel honneur en attendre ? Mais si vous supportez la souffrance pour avoir fait le bien, c'est une grâce aux yeux de Dieu. C'est bien à cela que vous avez été appelés, car C'est pour vous que le Christ, lui aussi, a souffert ; il vous a laissé un modèle afin que vous suiviez ses traces. Lui n'a pas commis de péché ; dans sa bouche, on n'a pas trouvé de mensonge. Insulté, il ne rendait pas l'insulte, dans la souffrance, il ne menaçait pas, mais il s'abandonnait à Celui qui juge avec justice. Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice. Par ses blessures, nous sommes guéris* » (1 P 2,20-24).

B – La flagellation dans nos vies

Durant l'enfance

La flagellation est d'abord une torture physique. Or il arrive, malheureusement, que même des bébés soient brutalisés par leurs parents. La rubrique des faits divers, dans les journaux, évoquent ces parents, excédés par les pleurs du bébé, qui le secouent, le frappent, ou en arrivent même à le défenestrer !

Autrefois, dans certains milieux, notamment à la campagne, on élevait les enfants à la dure et les coups étaient généreusement distribués. Je pense à cette fillette de six ans que son père avait envoyée garder les vaches, à une époque où les clôtures électriques n'existaient pas. En fin de journée, la petite, fatiguée, s'est endormie, si bien que les vaches se sont dispersées et ont fait des dégâts aux cultures. C'est son père qui l'a réveillée ; il lui a alors administré une telle correction qu'elle en a été traumatisée à vie.

A cette époque, certains sujets étaient tabous. Un jour, une fillette de six ans a découvert la différence sexuelle avec un garçon de son âge. Son père l'a surprise et lui a administré une correction qu'elle n'a pu oublier.

Parfois la violence paternelle est favorisée et accrue par l'alcoolisme. Michèle, ancienne prostituée, en a souffert dans son enfance. « Mon père était plâtrier, gazé de la guerre 14-18, et de plus tuberculeux. Il était souvent malade et buvait. De plus en plus : la maison devenait chaque jour un vrai pugilat. Combien de fois nous sommes retrouvés avec maman en attendant qu'il termine sa crise ! Les cris, les coups, dans le quartier personne ne s'en inquiétait... C'est déjà toute petite que j'ai eu peur des hommes ! Des années de ténèbres... »

Par la suite Michèle est devenue prostituée ; mais, ayant rencontré le Christ grâce à des chrétiens qui l'ont respectée, elle a réussi à se reconstruire, notamment en puisant la force dans les sacrements de réconciliation et de l'Eucharistie. Elle a voulu aider d'autres femmes à s'en sortir en fondant l'association « le nid ». (Témoignage in *Panorama aujourd'hui* juillet 76 p.18)

Enfant, Michèle a subi les violences « ordinaires » d'un père alcoolique. Parfois cette violence atteint un paroxysme révoltant. Tim Guénard en témoigne : « Mon père buvait beaucoup, et lorsqu'il avait bu il ne savait plus ce qu'il faisait. Il cognait. Le week-end, il m'enfermait des heures dans la cave. (...) Un jour il a tapé plus que d'habitude. Le manche de bois qu'il avait à la main m'a broyé les jambes et la tête. Fou furieux, il m'a jeté dans l'escalier de la cave. J'ai perdu connaissance quelques instants. Au réveil, la violence a repris : nez et mâchoire cassés, oreille explosée. C'était le jour de mon anniversaire : je venais d'avoir cinq ans. » (in *Panorama*, avril 2001 p.24)

Avec les abus rituels sataniques on gravit encore un degré dans l'horreur : des pères pratiquent alors les pires violences sadiques à l'encontre de leurs propres enfants ! (Cf. F. MacNutt, *La délivrance pour aujourd'hui*, ch. 17)

Ces témoignages sont-ils exceptionnels ? On le souhaiterait. Hélas, de par le monde, ce sont des millions d'enfants qui sont victimes de violences allant parfois jusqu'à la torture de la part de leur propre père. Selon le BICE (Bureau international catholique de l'enfance), 155 000 enfants de moins de 15 ans meurent de maltraitance chaque année dans le monde ! (Lettre du BICE du 30 septembre 2010)

Les dégâts de ces sévices sont terribles chez les enfants qui y survivent. Ils ne savent plus ce qu'est l'amour, et connaissent la haine. Tim Guénard le reconnaît dans la suite de son témoignage : « Ma seule raison de vivre était de tuer mon père. Je ne pensais qu'à une chose : me venger. » Les enfants martyrisés perdent toute confiance en l'homme : Michèle, devenue prostituée, s'en prenait à ceux qui profitaient d'elle : « Plus j'allais, plus je m'enfonçais, plus grandissait en moi le désir de vengeance. Les hommes : tous des salauds ! » Jusqu'au jour où elle a rencontré des hommes différents parce que chrétiens, et, grâce à eux, le Christ, l'homme parfait, qui l'a sauvée.

Le traumatisme subi provoque des dégâts psychologiques qui perdurent, et que l'on peut traîner toute sa vie si on ne se libère pas de cette emprise intériorisée du père violent, et il n'est pas rare de transposer cette crainte dans la relation à Dieu.

Il s'agit ici non pas de la crainte de Dieu, fruit d'un don du Saint-Esprit, qui est le commencement de la sagesse (cf. Si 1,11-14) ; mais de la peur chez l'être blessé par le péché, qui redoute un Dieu vengeur.

Cette crainte est suscitée par Satan, qui après avoir dénaturé et perverti l'image de Dieu, cherche à détourner l'homme du Père et à l'aliéner. Les violences d'un père sur son enfant – qu'il a inspirées – sont pour lui un moment idéal pour intervenir, et souvent, à l'occasion d'un tel traumatisme, l'enfant se révolte contre le Père, et, à son insu, peut ouvrir la porte à une infestation maligne. (Cf. F.MacNutt, *ibid.* p.94 sq.)

Dans la séparation et le divorce

Si, dans leur agonie, les séparés ou divorcés, comme Jésus, ont dit oui à Dieu et à leur conjoint, ils se sont exposés à être flagellés à leur tour. Leur conjoint a beau jeu de leur adresser des reproches : ils reconnaissent leurs torts et refusent de se justifier ou de devenir en retour accusateurs. Et certains conjoints irrités en arrivent même aux gifles ou aux coups !

Elle est bien cruelle, cette flagellation ; d'autant plus qu'elle vient de la main qui fut d'abord caressante et qui porta l'alliance, signe d'amour et de fidélité ! Vraiment les conjoints ainsi agressés peuvent dire avec le psalmiste : « *Si l'insulte me venait d'un ennemi, je pourrais l'endurer ; si mon rival s'élevait contre moi, je pourrais me dérober. Mais toi, un homme de mon rang, mon familier, mon intime ! Que notre entente était bonne, quand nous allions d'un même pas dans la maison de Dieu !* » (Ps 55(54),13-15)

Particulièrement violente surtout au moment de la séparation, cette flagellation n'en continuera pas moins par la suite, parfois physiquement (on le voit dans les féminicides !) ; sinon au moins moralement. Tant que les blessures ne seront pas guéries, elles saigneront au fil des rencontres, à l'occasion de disputes provoquées souvent par des futilités.

Même absent, le conjoint continue à faire souffrir les divorcés, dans les souvenirs douloureux qui remontent, dans les phantasmes de leur imagination, dans des cauchemars nocturnes. Et la vue des foyers heureux vient, pendant longtemps, leur faire cruellement sentir de quel bonheur humain ils sont privés.

Mais ils ne sont pas condamnés à souffrir stérilement, jusqu'à la fin de leur vie, de cette déchirure. Ils ont toujours la possibilité de se tourner vers l'amour guérissant du Christ, de déposer toutes leurs blessures sur sa croix, de les présenter à l'onction bienfaisante de l'Esprit par les mains de Marie notre Mère.

9 - Un sens à la souffrance

A – Jésus donne un sens à sa souffrance

Le scandale de la souffrance, surtout des innocents, ne peut être dépassé que par la foi en la victoire de Jésus ressuscité sur Satan, le mal, et le péché.

Lorsque Dieu, à l'origine, a créé l'homme, il l'a doté de dons extraordinaires : « L'Église, en interprétant de manière authentique le symbolisme du langage biblique à la lumière du Nouveau Testament et de la Tradition, enseigne que nos premiers parents Adam et Eve ont été constitués dans un état " de sainteté et de justice originelle " (Cc. Trente : DS 1511). Cette grâce de la sainteté originelle était une " participation à la vie divine " (LG 2).

« Par le rayonnement de cette grâce toutes les dimensions de la vie de l'homme étaient confortées. Tant qu'il demeurait dans l'intimité divine, **l'homme ne devait ni mourir** (cf. Gn 2, 17 ; 3, 19), **ni souffrir** (cf. Gn 3, 16). L'harmonie intérieure de la personne humaine, **l'harmonie entre l'homme et la femme** (cf. Gn 2, 25), enfin l'harmonie entre le premier couple et toute la création constituait l'état appelé " justice originelle ". » (CEC 375-376)

Tentés et trompés par Satan, l'homme et la femme ont commis le péché originel (cf. CEC 396-397). Celui-ci a détruit la magnifique harmonie des origines :

« L'harmonie dans laquelle ils étaient, établie grâce à la justice originelle, est détruite ; la maîtrise des facultés spirituelles de l'âme sur le corps est brisée (cf. Gn 3, 7) ; l'union de l'homme et de la femme est soumise à **des tensions** (cf. Gn 3, 11-13) ; leurs rapports seront marqués par **la convoitise et la domination** (cf. Gn 3, 16). L'harmonie avec la création est rompue : la création visible est devenue pour l'homme étrangère et hostile (cf. Gn 3, 17, 19). À cause de l'homme, la création est soumise " à la servitude de la corruption " (Rm 8, 20). Enfin, la conséquence explicitement annoncée pour le cas de la désobéissance (cf. Gn 2, 17) se réalisera : l'homme " retournera à la poussière de laquelle il est formé " (Gn 3, 19). **La mort fait son entrée dans l'histoire de l'humanité** (cf. Rm 5, 12). » (CEC 400)

Nous avons vu combien les péchés dans la famille et dans la société étaient à l'origine de bien des souffrances. C'est pourquoi nous devons nous tourner vers Jésus : il est le seul qui puisse nous permettre de vaincre le péché dans notre vie, et donner sens à nos souffrances.

« La nature humaine n'est pas totalement corrompue : elle est blessée dans ses propres forces naturelles, soumise à l'ignorance, à la **souffrance** et à l'empire de la mort, et inclinée au **péché** (cette inclination au mal est appelée " concupiscence "). Le Baptême, en donnant la vie de la grâce du Christ, efface le péché originel et retourne l'homme vers Dieu, mais les conséquences pour la nature, affaiblie et inclinée au mal, persistent dans l'homme et l'appellent au combat spirituel. » (CEC 405)

Nous aurions aimé que, par sa victoire, Jésus supprime tout le mal et toutes les souffrances. Mais il ne peut le faire sans nous. Il appelle tous les hommes à participer à sa victoire ; mais beaucoup ne le connaissent pas encore, et certains, dont il respecte la liberté, refusent son offre, et continuent à pécher, et ainsi à faire souffrir leurs semblables. Ce sont eux les responsables de la souffrance dans le monde !

« Les hommes, créatures intelligentes et libres, doivent cheminer vers leur destinée ultime par choix libre et amour de préférence. Ils peuvent donc se dévoyer. En fait, ils ont péché. C'est ainsi que *le mal moral* est entré dans le monde (...). **Dieu n'est en aucune façon, ni directement ni indirectement, la cause du mal moral** (cf. S. Augustin, lib. 1, 1, 1 : PL 32, 1221-1223 ; S. Thomas d'A., s. th. 1-2, 79, 1). » (CEC 311)

Au contraire, Jésus a pris sur lui tous nos péchés pour en obtenir le pardon du Père, et toutes nos souffrances pour les guérir ! il s'est fait semblable à nous, à l'exception du péché, et il a souffert comme nous, plus qu'aucun d'entre nous. Tout cela par amour pour nous, pour nous racheter et pour nous guérir.

Nous l'avons suivi dans sa passion. Nous avons commencé à réaliser l'énormité des blessures qu'il a subies : l'agonie à Gethsémani, pendant laquelle il a dit OUI à Dieu, et à sa fiancée adultère avec laquelle il voulait sceller l'Alliance nouvelle et éternelle ; puis la terrible trahison de Judas, l'abandon douloureux de ses disciples, l'accusation inique par le Sanhédrin, les humiliations répétées infligées par les gardes, le reniement de Pierre, la condamnation injuste par Pilate, l'horrible flagellation ; et nous aurions pu continuer jusqu'à l'abominable torture de la crucifixion !

Mais nous avons vu que toutes ces souffrances étaient assumées par Jésus, et transfigurées par son « amour jusqu'au bout » : « *Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.* » (Jn 13,1) Il avait dans le cœur cet amour infini durant toute sa passion, jusqu'à son dernier souffle.

Pour nous sauver Jésus a pris sur lui tous **nos péchés**, et sur la croix, il en a obtenu du Père le pardon : « *Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font.* » (Lc 23,34) Dès lors, si nous accueillons ce pardon, nous sommes réconciliés avec le Père et rentrons dans l'Alliance nouvelle et éternelle.

Pour expier nos péchés, pour nous racheter, Jésus a subi les pires **souffrances**. Il est ainsi venu au cœur de nos souffrances, les a assumées, et leur a donné une valeur inouïe, une valeur **rédemptrice**. Et comme, ressuscité, il porte en son corps ses blessures guéries (cf. Jn 20,24-29), il offre la **guérison** à tous ceux qui lui présentent leurs blessures : « *Par ses blessures nous sommes guéris* » (1 P 2,24).

B - Avec Jésus, nous pouvons trouver un sens à nos souffrances

Nous pouvons lui présenter toutes nos souffrances, à lui le Grand Prêtre de l'Alliance nouvelle et éternelle :

14 En Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a traversé les cieux ; tenons donc ferme l'affirmation de notre foi.

15 En effet, nous n'avons pas un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses, mais un grand prêtre éprouvé en toutes choses, à notre ressemblance, excepté le péché.

16 Avançons-nous donc avec assurance vers le Trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours. (Hé 4,14-16)

Nous sommes confrontés à toutes sortes d'épreuves dans la vie et éprouvons d'intenses souffrances. Comme Jésus nous connaissons la trahison, l'abandon, l'accusation injuste, les humiliations, le rejet, l'injustice, la flagellation (parfois physique, le plus souvent morale). Ce sont toutes les formes de blessures les plus douloureuses humainement.

Nous pouvons alors nous tourner vers Jésus, notre Rédempteur. Par le baptême nous sommes devenus membres de son Corps ; si nous choisissons comme lui d'aller jusqu'au bout de l'amour, si nous lui présentons toutes nos blessures et les unissons aux siennes, en retour Jésus nous donne la guérison que déjà il nous a acquise par sa résurrection. Essayons de bien comprendre comment cela peut se faire.

Mettons notre foi dans le Seigneur

La foi dont il est question ici s'oppose à l'incrédulité (cf. CEC 2089) et au doute volontaire (cf. CEC 2088). C'est la vertu théologale (cf. CEC 1814) qui nous a été communiquée au baptême (cf. CEC 1253), et qui nous permet de connaître Dieu pour entrer en communion avec lui.

Elle ne se limite pas à une connaissance intellectuelle ; elle doit transformer notre vie comme elle l'a fait pour Abraham (cf. CEC 2570), ou pour la Vierge Marie (cf. CEC 1618). Celle-ci est devenue notre Mère à la croix, et est pour nous un **modèle de foi et d'espérance**. Le P. R. Cantalamessa le rappelait dans sa troisième conférence de carême 2020 :

« Une heure vient dans notre vie où une foi et une espérance comme celles de Marie nous sont nécessaires. C'est lorsque Dieu semble ne plus écouter nos prières, lorsqu'on dirait qu'il se retire lui-même et retire ses promesses, lorsqu'il nous fait passer de défaite en défaite et que les puissances des ténèbres semblent triompher sur tous les fronts autour de nous, et que les ténèbres descendent sur nous, comme il advint alors « *sur toute la terre* » (Mt 27, 45). Lorsque, selon le psaume, il semble « *dans sa colère avoir fermé son cœur et oublié sa miséricorde* » (Ps 77, 10). Quand vient cette heure pour toi, rappelle-toi la foi de Marie et crie, toi aussi, comme d'autres l'ont fait : « Mon Père, je ne te comprends plus, mais j'ai confiance en toi ! » »

De même, dans l'épreuve et la souffrance, écartant la tentation du doute, nous pouvons dire à Jésus : « Seigneur, je ne comprends pas, mais je crie vers toi ! Tu as connu les pires souffrances ; viens m'aider à supporter les miennes, et soulage-moi ! »

Et demandons à Marie, qui s'est tenue debout au pied de la croix de Jésus, de nous aider à y tenir debout avec elle, pour que les fruits de la passion de Jésus deviennent un baume sur nos blessures et les guérissent.

Accueillons la miséricorde de Jésus

Jésus a souffert d'abord pour expier nos péchés et pour nous en obtenir le pardon du Père. Or nous avons vu plus haut que la souffrance dans le monde est la conséquence du péché originel. La souffrance peut donc parfois nous inviter à un examen de conscience.

Bien sûr, il ne faut pas penser, comme les juifs de l'Ancien Testament, que si quelqu'un souffre, c'est parce qu'il a péché. Devant l'aveugle-né, aux disciples qui demandaient qui avait péché, lui ou ses parents, Jésus a répondu : « *ni l'un ni l'autre* » (cf. Jn 9,1-3a).

Comme l'aveugle-né, beaucoup sont innocents des malheurs qui s'abattent sur eux et des souffrances qu'ils éprouvent. Que l'on pense aux victimes des catastrophes naturelles, victimes du mal physique, et aux personnes victimes de crimes (violences physiques ou sexuelles, etc.), parfois dès la plus petite enfance.

Dans ces derniers cas, le péché est celui des criminels qui enfreignent les lois établies par le Créateur, et rappelées par Jésus dans sa prédication. Nous pouvons prier pour leur conversion !

Par contre il y a des cas où la souffrance est la conséquence du péché. Prenons l'exemple des addictions. Si quelqu'un se nourrit très mal, il nuit à sa santé, car son corps manque de certains nutriments indispensables ; s'il tombe malade, il en est responsable ! Si quelqu'un boit trop et devient alcoolique, il se fait du mal, et souvent aussi à sa famille ; pourtant il connaissait ce risque et a succombé à la tentation. Si quelqu'un se drogue, c'est encore pire, car il détruit la vie que Dieu lui a donnée, et qu'il devait protéger. Etc.

Cependant il est des situations où le discernement est moins évident. Notamment dans les souffrances résultant des tensions entre époux, de la séparation et du divorce. Certes, tous n'ont pas la même responsabilité dans ces souffrances. Saint Jean-Paul II invitait les pasteurs à « bien discerner les diverses situations. Il y a en effet une différence entre ceux qui se sont efforcés avec sincérité de sauver un premier mariage et ont été injustement abandonnés, et ceux qui par une faute grave ont détruit un mariage canoniquement valide » (FC n°84).

Les catholiques confrontés à cette douloureuse épreuve sont invités à écarter tout pharisaïsme, à se demander quelle a été leur part de responsabilité dans l'échec du couple, fût-elle minime, et à la présenter à la miséricorde du Seigneur. La souffrance de la séparation devient ainsi une épreuve qui invite à la conversion, et permet un progrès dans la sanctification personnelle.

C'est à cela qu'invite l'épître aux Hébreux, au chapitre 12 :

01 Ainsi donc, (...) débarrassés de tout ce qui nous alourdit – en particulier du péché qui nous entrave si bien –, courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, 02 les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi. Renonçant à la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix en méprisant la honte de ce supplice, et il siège à la droite du trône de Dieu.

03 Méditez l'exemple de celui qui a enduré de la part des pécheurs une telle hostilité, et vous ne serez pas accablés par le découragement.

04 Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché,

05 et vous avez oublié cette parole de réconfort, qui vous est adressée comme à des fils : Mon fils, ne néglige pas les leçons du Seigneur, ne te décourage pas quand il te fait des reproches.

L'auteur compare alors cet appel à la conversion aux leçons que les parents donnent à leur enfant pour son bien ; et il conclut :

11 Quand on vient de recevoir une leçon, on éprouve non pas de la joie mais plutôt de la tristesse. Mais plus tard, quand on s'est repris grâce à la leçon, celle-ci produit un fruit de paix et de justice.

Devenons miséricordieux

Sur la croix, au sommet du mystère pascal, Jésus a dit la Parole qui nous sauve : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Lc 23,34)

Le Père R. Cantalamessa commente : « Il n'existe pas au monde de mots tels que ces trois mots-là : *Père, pardonne-leur !* Ils contiennent toute la puissance et la sainteté de Dieu ; ce sont des mots indomptables ; aucun méfait ne peut les vaincre, parce qu'ils ont été prononcés à propos du plus grand des méfaits, au moment où le mal a produit sa forme suprême, au-delà de laquelle on ne peut aller. (...) Ces phrases ressemblent à des paroles sacramentelles. Elles aussi, à leur manière, « causent en signifiant ». Elles expriment tout le sens et le but de la Passion – qui sont la réconciliation du monde avec Dieu – et, en les exprimant, elles les rendent actuels. » (*Nous prêchons un Christ crucifié*, p.55)

Et dans ma méditation des mystères douloureux, je commente ainsi cette Parole :

« Père... C'est le Père qui t'a envoyé sur terre pour ramener à lui tous ses enfants perdus, coupés de lui et spirituellement morts. Tu t'es identifié à eux tous, Jésus, et maintenant c'est au nom de tous que tu te tournes vers ton Père, pour qu'il nous pardonne nos offenses et que nous puissions de nouveau l'appeler notre Père.

« *Pardonne-leur...* Lorsque l'humanité s'est révoltée contre Dieu, refusant son amour, ton Père aurait pu la condamner et la rejeter. Mais il a révélé à Moïse qu'il était un Dieu de miséricorde (Ex 34,6-7) ; et toujours, après les infidélités de son peuple, il a renouvelé son alliance avec celui-ci (cf. ps 103/102,3.8). À présent, en réponse à ta prière, Jésus, c'est à l'humanité tout entière qu'il va faire miséricorde. Il va jusqu'au bout de l'amour, jusqu'à cet amour qui passe au-delà de l'offense, cet amour qui pardonne, pour réconcilier avec lui tous les hommes en tout lieu et en tout temps : ils n'auront qu'à se convertir pour accueillir ce pardon. Le Père ne se lasse jamais de pardonner, et il pardonne tous les péchés, même les pires !

« D'où vient cette si grande bonté ? D'abord de ce que l'amour du Père est parfait (cf. Mt 5,48), si bien qu'il ne se laisse pas atteindre par nos péchés ; ensuite de ce que les hommes sont faibles et imparfaits : *ils ne savent pas ce qu'ils font*, dis-tu, Jésus. Effectivement, c'est trompés par Satan qu'Adam et Ève ont pris pour un bien (prendre le fruit défendu) ce qui était une gravissime erreur, et tous les péchés du monde en ont découlé. Le plus souvent, l'homme qui pêche ne se rend pas compte du mal qu'il fait, à cause des limites de son intelligence, et de l'obscurcissement de sa conscience, qui est d'autant plus grand qu'il est plus loin de Dieu.

« Vraiment nous pouvons nous émerveiller avec saint Paul : *La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs.* (Rm 5,8)

« C'est parce que nous avons bénéficié d'une telle grâce que toi, Jésus, tu nous invites à pardonner nous aussi à ceux qui nous ont offensés (cf. Mt 6,12-15). Le pardon, c'est la perfection de l'amour, et il nous rend semblables à notre Père (cf. Mt 5,43-48).

« Ce pardon, Marie, à la croix, l'a donné aussi à ceux qui torturaient son Fils bien-aimé ; que la Mère de Miséricorde nous obtienne de Jésus la grâce de pardonner à tous nos ennemis, en particulier à ceux qui nous ont le plus offensés ! »

Ce pardon à ceux qui nous ont offensés est ce qu'il y a de plus difficile à donner. Mais Jésus nous le commande. À Pierre il répond qu'il faut pardonner « *jusqu'à soixante-dix fois sept fois* » (Mt 18,22) puis il raconte la parabole du débiteur impitoyable (Mt 18,23-35). Celui-ci avait une dette énorme envers le Roi, et ne pouvait pas la rembourser ; il a supplié le Roi de lui laisser un délai, et, dans sa miséricorde, le Roi lui a remis toute sa dette ! Mais aussitôt après, ce serviteur a rencontré quelqu'un qui avait une dette bien moindre envers lui et ne pouvait pas la rembourser. Au lieu de lui remettre cette dette comme le Roi avait fait pour lui, il s'est montré impitoyable et a fait mettre en prison son débiteur. Alors le Roi en colère a convoqué ce mauvais serviteur et l'a condamné à rembourser totalement sa dette. Jésus conclut ainsi sa parabole : « *C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur* » (v.35) Et dans le Notre Père il nous fait prier : « Père, pardonne-nous nos offenses comme nous-mêmes nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (cf. Mt 6,12 où les termes sont les mêmes qu'en Mt 18).

Jésus paraît bien exigeant ! Mais c'est pour notre bien, car la rancune est un véritable cancer qui nous mine spirituellement, et il veut nous en guérir. En outre, lorsque nous n'y arrivons pas, il nous en donne la grâce, beaucoup l'ont expérimenté. (4)

(4) Ce thème du pardon est si essentiel que j'y réfléchis depuis plus de quarante ans. J'ai d'abord écrit pour les catholiques divorcés *Séparés, divorcés, le chemin du pardon*, paru aux éditions Nouvelle Cité en 1992.

J'ai poursuivi ma réflexion et, en 2011 j'ai écrit : *Père, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à nos offenseurs*, que l'on trouve sur mon site à l'onglet RESTAURATION INTÉRIEURE, ch. VII.

J'ai repris ce texte dans mon livre *Comment réussir sa paternité*, paru aux EdB en 2012, au chapitre VI : *Le père fait miséricorde et pardonne*, pour ceux dont l'offenseur était leur propre père.

Enfin j'en ai fait une nouvelle adaptation dans mon *Parcours pour les catholiques séparés, divorcés, vivant seuls* (2019), à la cinquième étape : *Le difficile mais nécessaire pardon au conjoint*. On le trouve sur mon site à l'onglet DIVORCÉS, et j'y donne les références de deux vidéos que j'ai mises sur YouTube.

La guérison de nos blessures

Nous avons mis notre foi en Jésus. Nous avons médité sa passion, et nous avons compris que toutes ses souffrances, c'est pour nous qu'il les a subies. Nous croyons que, par son sacrifice pascal, il nous a obtenu le pardon de tous nos péchés, et nous l'avons expérimenté au baptême et dans le sacrement de réconciliation. Comme lui nous voulons pardonner, avec sa grâce, à ceux qui nous ont offensés. Nous sommes prêts à accueillir la guérison de nos blessures.

En quoi consiste cette guérison ? Déposons toutes nos souffrances sur sa croix, et ouvrons notre cœur à Jésus, notre Médecin. Avec une infinie tendresse, une infinie douceur, Jésus déverse le baume de son amour sur nos blessures pour en ôter tout ce qui a pu les infecter : la charge émotionnelle de colère, de rancune, de tristesse, de doute, de révolte, etc. Puis il y déverse, par son Esprit Saint, des grâces de paix, de patience, de douceur, de maîtrise de soi (cf. Ga 5,22), et par-dessus tout l'amour agapé (cf. 1 Co 13,4-7).

Comme dans le Corps glorieux de Jésus, nos blessures alors demeurent, mais cicatrisées : elles deviennent des blessures d'amour qui nous rendent compatissants, comme Jésus, d'abord pour celui (celle) qui en est l'auteur, et pour tous ceux qui, comme nous, sont victimes de la même épreuve, et portent la même souffrance.

Notre guérison ne se fera pas magiquement en un jour : elle se fera progressivement et par étapes, avec notre collaboration. Sur ce chemin, même les épreuves s'avèrent bénéfiques : en mettant au jour nos fragilités, nos blessures enfouies et nos péchés, elles nous permettent de présenter au Seigneur ce qui doit être guéri ou pardonné, pour que nous soyons capables d'aimer toujours mieux et davantage. Présentons donc inlassablement nos blessures et nos péchés au Seigneur, dans la prière des frères qui sont le Corps du Christ, dans le sacrement de la réconciliation où le Père miséricordieux nous restaure entièrement, et dans l'Eucharistie où nous pouvons toucher, consommer le Corps du Christ. En Jésus nous recevons la guérison de nos blessures, le pardon de nos péchés, et nous entrons dans l'Alliance nouvelle et éternelle.

Un sens à notre souffrance

C'est déjà énorme de savoir que, dans nos souffrances, nous ne sommes pas seuls, que nous pouvons les déposer sur la croix de Jésus, et qu'en retour Jésus, dans sa miséricorde, nous donne, par l'Esprit Saint, son pardon pour nos péchés, la guérison de nos cœurs, et sa paix profonde.

Mais Jésus nous invite à aller encore plus loin. En effet, s'il a souffert pour chacun de nous, et est ressuscité pour nous donner le pardon et la guérison, il a vécu sa passion pour sauver tous les hommes et pour les rassembler dans l'Église qui est son Corps ; le mystère de la rédemption a une portée universelle !

Lorsque nous avons expérimenté toutes les grâces évoquées plus haut, Jésus nous invite à nous associer à son œuvre rédemptrice. Comment ? En offrant comme lui nos souffrances pour le salut du monde. Pour le salut de nos proches d'abord, y compris de ceux qui dans notre famille nous ont fait souffrir ; et pour le salut de tous les hommes, dont les trois quarts ne sont pas croyants, et dont beaucoup, à l'incitation de Satan, rejettent le Christ et l'Église. L'œuvre du salut est une tâche immense et loin d'être achevée, qui nécessite la participation de tous les baptisés.

Au baptême nous sommes devenus en Jésus un « peuple sacerdotal » :

« À ceux qu'il s'unit intimement dans sa vie et dans sa mission, Jésus accorde une part dans sa charge sacerdotale pour l'exercice du culte spirituel en vue de la glorification de Dieu et du salut des hommes. C'est pourquoi les laïcs, en vertu de leur consécration au Christ et de l'onction de l'Esprit Saint, reçoivent la vocation admirable et les moyens qui permettent à l'Esprit de produire en eux des fruits toujours plus abondants. En effet, toutes leurs activités, leurs prières et leurs entreprises apostoliques, leur vie conjugale et familiale, leurs labours quotidiens, leurs détente d'esprit et de corps, si elles sont vécues dans l'Esprit de Dieu, et même les épreuves de la vie, pourvu qu'elles soient patiemment supportées, tout cela devient « *offrandes spirituelles, agréables à Dieu par Jésus Christ* » (cf. *1 P 2, 5*), et dans la célébration eucharistique, rejoint l'oblation du Corps du Seigneur pour être offert en toute piété au Père. C'est ainsi que les laïcs consacrent à Dieu le monde lui-même, rendant partout à Dieu par la sainteté de leur vie un culte d'adoration. » (Vatican II, *Lumen gentium 34*)

Soulignons cette phrase : « **même les épreuves de la vie**, pourvu qu'elles soient patiemment supportées, tout cela devient « *offrandes spirituelles, agréables à Dieu par Jésus Christ* » (cf. *1 P 2, 5*) ». Réalisons-nous à la valeur immense que peuvent prendre nos souffrances quand elles sont offertes et unies à celles de Jésus pour le salut du monde ?

C'est ainsi que nous découvrons le sens profond que nous pouvons donner à nos souffrances. Saint Jean-Paul II le rappelait dans sa lettre apostolique au chapitre 6 « l'évangile de la souffrance » : « Le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais avant tout il dit : « Suis-moi » ! Viens ! Prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma propre souffrance ! Par ma Croix ! Au fur et à mesure *que l'homme prend sa croix*, en s'unissant spirituellement à la Croix du Christ, le sens salvifique de la souffrance se manifeste davantage à lui. » (*Salvifici doloris 26*)

À titre d'exemple, rappelons celui de sainte Thérèse de Lisieux, qui souffrait beaucoup de sa tuberculose : elle offrait sa souffrance pour les missionnaires, et participait ainsi à la mission de l'Église.

Saint Jean-Paul II a lui aussi offert toutes ses souffrances dans cet esprit, notamment après son attentat et à la fin de sa vie. Comme saint Paul, il y a trouvé la joie. Il écrivait :

C'est bien de cette joie que l'Apôtre parle dans sa lettre aux Colossiens : « *Je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous* » (Col 1,24). **Surmonter le sentiment de l'inutilité de la souffrance**, impression qui est parfois profondément enracinée dans la souffrance humaine, devient une source de joie. Non seulement la souffrance ronge intérieurement la personne, mais (...) il apparaît à celle-ci qu'elle est inutile. La découverte du sens salvifique de la souffrance en union avec le Christ *transforme ce sentiment* déprimant. La foi dans la participation aux souffrances du Christ porte en elle-même la certitude intérieure que l'homme qui souffre « *complète ce qui manque aux épreuves du Christ* » et que, dans la perspective spirituelle de l'œuvre de la Rédemption, il *est utile*, comme le Christ, *au salut de ses frères et sœurs*. Non seulement il est utile aux autres, mais, en outre, il accomplit un service irremplaçable. Dans le Corps du Christ, qui grandit sans cesse à partir de la Croix du Rédempteur, la souffrance, imprégnée de l'esprit de sacrifice du Christ, est précisément, d'une manière *irremplaçable, la médiation et la source des bienfaits* indispensables au salut du monde. Cette souffrance ouvre le chemin à la grâce qui transforme les âmes. C'est elle, plus que toute autre chose, qui rend présentes dans l'histoire de l'humanité les forces de la Rédemption. Dans ce combat « cosmique » entre les forces spirituelles du bien et celles du mal, dont parle la lettre aux Ephésiens (Ép 6,12), les souffrances humaines, unies à la souffrance rédemptrice du Christ, *constituent un soutien particulier pour les forces du bien*, en ouvrant la route au triomphe de ces forces salvifiques. » (*Salvifici doloris 27*)

Devenons des bons samaritains

L'auteur de l'épître aux Hébreux affirme au sujet du Christ, grand prêtre éternel : « *parce qu'il a souffert jusqu'au bout l'épreuve de sa Passion, il est capable de porter secours à ceux qui subissent une épreuve* » (Hé 2,18).

Déjà dans la parabole du bon samaritain (Lc 10,29-37), Jésus avait manifesté sa sollicitude pour les personnes souffrantes. Et il l'a mise en pratique durant sa mission messianique en chassant les démons, en guérissant les malades, et en pardonnant les péchés.

Sur la croix il a étendu sa miséricorde à tous les hommes de tous les temps en leur obtenant du Père le pardon de leurs péchés et en leur offrant ainsi la guérison.

Après sa résurrection, c'est l'Église, son Corps mystique, qui poursuit son œuvre. D'abord œuvre de salut, à travers le baptême et le sacrement de réconciliation ; mais aussi œuvre de guérison à travers le sacrement des malades, les prières pour la guérison, et toutes les œuvres caritatives de compassion et de soutien aux malades et à tous ceux qui souffrent.

Beaucoup de ces œuvres ont été fondées par des chrétiens qui avaient eux-mêmes connu l'épreuve, et qui, consolés et relevés par le Christ, ont reçu l'appel à aider désormais leurs frères et sœurs qui vivaient la même souffrance.

Saint Jean-Paul II constatait : « Les institutions qui, au cours des générations, ont accompli un service de « samaritain » se sont encore davantage développées et spécialisées en notre temps. Cela prouve sans aucun doute que l'homme d'aujourd'hui s'arrête avec toujours plus d'attention et de perspicacité aux souffrances de son prochain, cherche à les comprendre et à les prévenir avec toujours plus d'application. En ce domaine, l'homme possède également une capacité et une spécialisation croissantes. » (*Salvifici doloris* 30)

Un seul exemple que je connais bien : j'ai connu la douloureuse épreuve du divorce en 1978. Je me suis alors tourné vers Jésus, et ai eu ainsi la force de traverser les difficiles premières années grâce à la consolation que j'ai reçu de Lui. Fin 1991 j'ai rencontré Anne-Marie, qui vivait son épreuve dans les mêmes dispositions spirituelles ; pour venir en aide aux catholiques séparés ou divorcés, nous avons fondé, fin 1983, la communion Notre-Dame de l'Alliance, qui leur fait beaucoup de bien aujourd'hui encore.

De se mettre ainsi au service de ses frères et sœurs éprouvés apporte une grande joie, parce que nous, les hommes et femmes, sommes faits pour aimer et pour nous donner. Saint Jean-Paul II l'expliquait bien à la fin de sa lettre sur la souffrance :

« Le bon Samaritain est *toute personne sensible à la souffrance d'autrui*, la personne qui « s'émeut » du malheur de son prochain. (...) Il importe donc de développer en soi cette sensibilité du cœur, qui témoigne de notre *compassion* pour un être souffrant. Parfois, cette compassion est la seule ou la principale expression possible de notre amour et de notre solidarité avec ceux qui souffrent.

« Mais le bon Samaritain de la parabole du Christ ne se contente pas d'émotion et de compassion. Ces mouvements affectifs deviennent pour lui un stimulant qui l'amène à agir concrètement et à porter secours à l'homme blessé. (...) Secours efficace, si possible. Ce faisant, il y met tout son cœur, mais il n'épargne pas non plus les moyens d'ordre matériel. On peut même dire qu'il se donne lui-même, qu'il donne son propre « moi » en ouvrant ce « moi » à un autre. Nous touchons ici un des points clés de toute l'anthropologie chrétienne. La personne humaine ne peut pleinement se reconnaître que par le don désintéressé d'elle-même. Un bon Samaritain, c'est justement *l'homme capable d'un tel don de soi*. » (*Salvifici doloris* 30)

Quand de notre souffrance nous faisons une œuvre d'amour, nous achevons de lui donner un sens, car du mal initial sort un plus grand bien, et nous vivons le commandement du Seigneur : nous aimons les autres comme nous-mêmes (cf. Mt 22,39)

Épilogue

Chers amis qui avez souffert ou qui souffrez encore, au début de notre méditation nous avons entendu l'invitation de saint Jean-Paul II à nous rassembler en esprit au pied de la croix de Jésus « car sur la Croix se tient le « Rédempteur de l'homme », l'Homme de douleur qui a assumé en lui les souffrances physiques et morales des hommes de tous les temps, afin que [nous puissions] trouver *dans l'amour* le sens salvifique de [nos] souffrances et des réponses fondées à toutes [nos] interrogations. » (SD 31)

Nous l'avons suivi dans sa passion, et avons commencé à entrevoir combien il a souffert par amour pour nous, pour nous libérer du péché et de tout ce qui nous entrave. En même temps a grandi notre foi en lui, et notre certitude que, ressuscité, vainqueur de Satan, du péché et de la souffrance, il peut faire pour nous de grandes choses.

Au fur et à mesure se sont réveillées nos propres blessures, et nous avons pu les unir à celles de Jésus. En retour il nous a donné son pardon pour nos fautes et, tout doucement il a commencé ou continué à guérir nos blessures, à nous donner la paix.

Il nous a lancé l'exigeant appel à pardonner à nos offenseurs ; et ce qui nous est humainement impossible, il nous donnera la grâce de le vivre.

Après nous avoir ainsi restaurés, guéris, il nous a fait comprendre le prix immense de la souffrance offerte par amour pour la conversion des pécheurs et le salut du monde.

Et il nous invite à devenir les bons samaritains de tous ceux qui vivent les mêmes souffrances que nous, et qui n'ont pas encore su leur trouver un sens. Aidons-les à découvrir que « le mystère de la Rédemption du monde est étonnamment *enraciné dans la souffrance*, et qu'en retour celle-ci trouve en ce mystère sa référence suprême et la plus certaine. » (SD 31)

J'achève ma méditation en ce vendredi saint 2020. Je vous invite à accueillir, pour terminer, un dernier appel et la bénédiction de saint Jean-Paul II :

« Avec Marie, Mère du Christ, qui se tenait *au pied de la Croix* (cf. Jn 19,25), nous nous arrêtons près de toutes les croix de l'homme d'aujourd'hui.

« Nous invoquons tous *les saints* qui au cours des siècles ont participé spécialement aux souffrances du Christ. Nous leur demandons de nous soutenir.

« Et nous demandons à vous tous qui *souffrez* de nous aider. A vous précisément qui êtes faibles, nous demandons *de devenir une source de force* pour l'Eglise et pour l'humanité. Dans le terrible combat entre les forces du bien et du mal dont le monde contemporain nous offre le spectacle, que votre souffrance unie à la Croix du Christ soit victorieuse !

« A tous, Frères et Sœurs très chers, j'adresse ma Bénédiction Apostolique. » (SD 31)

Vendredi Saint 2020

Paul Salaün